

# *Libretto*



HENRYK SIENKIEWICZ

PAR LE FER  
ET PAR LE FEU

roman

Traduit du polonais par

LE COMTE WODZINSKI

et

B. K. KOZAKIEWICZ

Traduction revue et complétée par

LAURENCE DYÈVRE

et

GRAZYNA GRUSZECKA

Préface de

TOMASZ MICHALSKI

*libretto*

Titre original :  
*Ogniem i mieczem*

© Éditions Phébus, Paris, 1992, pour la traduction française.

© Libella, Paris, 2014, pour la préface.

ISBN : 978-2-36914-099-3

Né en 1846 à Wola Okrzejska, en Pologne, Henryk Sienkiewicz commence sa carrière comme journaliste. Il entame en 1883 la rédaction de la trilogie de ses grands romans nationaux *Par le fer et par le feu*, *Le Déluge* et *Messire Wolodyjowski* dans lesquels il fait revivre la Pologne du XVII<sup>e</sup> siècle. Devenu le plus grand romancier polonais de son époque, Sienkiewicz écrit deux romans de mœurs, *Sans dogme* et *La Famille Polaniecki*, puis commence, en mars 1895, la publication en feuilleton du fameux *Quo vadis?* dans la *Gazeta Polska*, journal pour lequel il avait travaillé lorsqu'il était plus jeune. Ce roman lui vaudra le prix Nobel de littérature en 1905. Henryk Sienkiewicz revient ensuite à l'histoire de la Pologne avec *Les Chevaliers Teutoniques*, considérés comme sa dernière grande œuvre puis il se réfugie en Suisse, à Vevey, pendant la Première Guerre mondiale d'où il organise des secours pour ses frères polonais. Il meurt d'une embolie en 1916 avant d'avoir eu la joie d'assister à la résurrection de la Pologne, pour laquelle il avait tant combattu. Ses cendres retourneront en Pologne libre en 1924.



## AVERTISSEMENT

La traduction du roman de Henryk Sienkiewicz *Par le fer et par le feu* réalisée par le comte Wodzinski et B. K. Kozakiewicz suivit relativement tôt, en 1902, sa publication en polonais, en 1884. Elle fut ainsi faite dans l'esprit de l'époque de l'auteur et de ses traducteurs. Incontestablement datée, elle peut être qualifiée d'«inspirée». Même avec les années, l'on continue à se laisser emporter par la fougue et du roman, et de sa traduction.

En 1982, les Éditions Olivier Orban nous demandèrent, à Grazyna Gruszecka et à moi, de relire cette traduction. Notre rôle fut de repérer certains passages manquants et pourtant nécessaires à la compréhension de l'action, et de les insérer, à charge pour moi de les traduire. Un travail artisanal s'il en fut : un savant jeu de découpages et de collages. Après une réédition en 1992 par Phébus, épuisée elle aussi, les Éditions Libretto ont décidé de republier ce roman qui enchantait des générations, et cela a donné lieu à une nouvelle relecture de ma part.

La recherche de certains passages en vue de résoudre quelque problème a pu être un peu laborieuse. Aujourd'hui, un traducteur n'oserait plus, sans doute, prendre de telles libertés par rapport au texte original. Et il y a une certitude : les prénoms et les noms des personnages, réels ou fictifs, ne seraient pas modifiés. Ainsi, Jean Krétuski, qui avait déjà

modestement perdu son accent dans l'édition de 1992, serait laissé Jan Skrzetuski ; la princesse Héléne serait la princesse Helena ; les noms comporteraient leurs signes diacritiques. En aucun cas, il n'en serait ajouté, comme la cédille ajoutée au «c» dans certains noms propres, par exemple Wisniowiecki, dans le désir probable des traducteurs de distinguer le son «ts», alors que le «ç» est absent de l'alphabet polonais ! Le nom du duc, désormais Wisniowiecki, apparaîtrait sous la forme Wiśniowiecki. Si d'aventure des noms étaient modifiés, ils le seraient de façon homogène, ce qui n'est pas le cas ici.

Cela étant, il a été jugé intéressant d'aider le lecteur actuel à mieux s'y retrouver au milieu de tous les personnages du roman. Le lecteur polonais a moins de difficultés puisqu'il sait d'emblée distinguer Polonais, Ukrainiens et autres. Aussi a-t-on rendu, pour cette nouvelle édition, un peu plus ukrainiens (cosaques et autres) certains noms, à commencer par celui de Chmielnički, devenu Khmelnytsky. Le «v» a remplacé le «w» dans les noms ukrainiens et lituaniens.

Les noms de lieu, eux aussi assez fantaisistes dans leur transcription ou dans leur traduction, ont été généralement conservés. La plupart des lieux évoqués, aujourd'hui ukrainiens, faisaient partie du royaume de Pologne à l'époque de l'action et, pour certains, de la Pologne dans d'autres périodes historiques.

Certaines modifications, souvent minimales, ont été apportées, sans véritable système non plus. Introduire un système cohérent de bout en bout n'aurait pas manqué de dénaturer la traduction. Dans un certain sens, le désordre rend bien les désordres qui constituent le fond du livre. Donc, derrière la volonté de respecter la fougue et l'élan de la traduction initiale, une forme de fidélité.

## PRÉFACE

### POUR LE RÉCONFORT DES CŒURS

C'est autour de la table familiale que, à voix haute et à tour de rôle, nous lisons, mes parents et moi, *Par le fer et par le feu*. Nous étions des Polonais fraîchement exilés en France par la volonté d'un général communiste devenu dictateur une nuit de décembre. Notre patrie d'adoption était un village vaclusien de pierres sèches, ancienne possession de la famille du Marquis de Sade. À cette époque, où la télévision satellitaire et l'Internet ne polluaient pas encore nos vies, la lecture en polonais était le seul lien quotidien avec ce que nous avons laissé de l'autre côté du rideau de fer.

Ce n'est que bien des années plus tard que j'appris que Henryk Sienkiewicz avait écrit sa fameuse trilogie (dont *Par le fer et par le feu* représente la première partie) avec une ambition autant littéraire que patriotique. Il avoue ainsi dans les dernières lignes de *Pan Wołodyjowski* (dernier volet de sa trilogie) : « Ainsi se termine cette série de livres écrits non sans mal durant quelques années – pour le réconfort des cœurs. »

En effet, lorsque paraît, en 1884, *Par le fer et par le feu*, la Pologne n'existe plus depuis près d'un siècle, rayée de la carte par la Russie, la Prusse et l'Autriche à la fin d'un XVIII<sup>e</sup> siècle qui l'a vu perdre, peu à peu, toute indépendance. La majorité du territoire fut incorporée à l'Empire russe et malgré les deux grandes insurrections nationales de 1830 et 1863, matées

dans le sang par les troupes tsaristes, l'espoir de retrouver l'indépendance semblait bien mince.

Sienkiewicz – modeste gentilhomme de lointaine ascendance tatare, positiviste en accord avec son époque qui a commencé une carrière de journaliste et d'écrivain dans les années 1870, puis qui a évolué vers le conservatisme à son retour d'un périple de deux années en Amérique du Nord – fait renaître dans des pages, certes tachées par le sang et noircies par l'incendie, le passé glorieux de cette République dite des « Deux-Nations » (Couronne polonaise et grand-duché de Lituanie) à son apogée au début du XVII<sup>e</sup> siècle. Il redonne un nom à une identité perdue, il dit l'histoire fascinante d'un État disparu qui s'étendait des rives de la Baltique à celles de la mer Noire, et des contreforts des Carpates jusqu'aux limites septentrionales de la Russie blanche. Un État qui fut aussi un colosse bien fragile, doté d'un système politique très (trop?) libéral : élection du souverain par la noblesse, faiblesse du pouvoir central face à la toute-puissance des magnats ou possibilité pour un seul parlementaire de bloquer toute initiative législative (le fameux *liberum veto*).

Le déclin commence justement en 1648, lorsque éclate une révolte dans le ventre mou de la République – l'Ukraine.

Une Ukraine majoritairement orthodoxe et paysanne, où une caste guerrière de semi-nomades, les Cosaques, guerroie en permanence contre les Turcs et leurs alliés tatars. Une Ukraine qui voudrait tant être reconnue comme « Troisième nation » au sein de la République. Mais la République restant sourde à ces revendications, les Cosaques se retournent contre elle. Commence alors une terrible guerre civile qui va ravager « les confins » (*Kresy*), cette contrée quasi mythique, lieu de rencontre entre l'Orient et l'Occident, des croyances de Rome et de Constantinople, cette *frontière* qui rappelle celle de l'Ouest américain, où la steppe fait office de prairie.

Sienkiewicz conte cette tragédie avec un parti pris naturel-

lement *polonais*. Nombre de ses critiques ne se sont pas privés de lui reprocher sa vision trop patriotique du conflit (le preux chevalier polonais face à la brute dégénérée cosaque), mais on trouve tant de cœur chez « ses » Cosaques que le contraste n'est pas si évident que cela. Et puis le succès est immense. La publication de *Par le fer et par le feu* se faisant d'abord en feuilleton hebdomadaire, on raconte encore à Cracovie ou à Varsovie qu'au moment de la parution du journal les vendeurs à la criée s'arrêtaient de travailler pour être les premiers à lire les péripéties des différents héros. Ce format de publication l'oblige à un labeur incessant, alors que sa femme se meurt de tuberculose dans les divers sanatoriums d'Europe qu'elle fréquente et qui engloutissent les honoraires de son mari.

Après *Par le fer et par le feu* suivront *Le Déluge* (*Potop*, 1886) et *Pan Włodyjowski* (1887-1888), qui compléteront cette fameuse trilogie. En apportant réconfort et espoir, cette fresque guerrière réveillera un peuple affaibli, ce qui contribuera à la renaissance du pays quelque vingt ans plus tard. Et il n'est pas totalement anecdotique que, durant la Seconde Guerre mondiale, les noms des personnages de la trilogie furent utilisés comme pseudonymes par les membres clandestins de la Résistance polonaise.

TOMASZ MICHALSKI

Responsable de la Librairie polonaise  
à Paris, fondée en 1833



## LIVRE PREMIER



## I

L'année 1647 fut une année étrange, féconde en signes annonciateurs de désastres et de prodiges.

Les chroniques racontent qu'une nuée de sauterelles, comme pour présager de nouvelles incursions tatares, s'abat-tit sur les Champs Sauvages, y anéantissant le blé et l'herbe. Au cours de l'été, il y eut une éclipse de soleil; une comète incendia le firmament.

À Varsovie, des croix de feu et des sépulcres parurent dans les airs : on faisait pénitence, on jeûnait, on prodiguait les aumônes; d'aucuns prédisaient une peste exterminatrice.

L'hiver se montra d'une clémence insolite. De mémoire d'anciens on n'en avait jamais connu de semblable. Dans les palatinats du sud, les cours d'eau n'eurent pas leur couche coutumière de glace, et, grossis par la fonte des neiges, débordèrent. Le steppe, détrempé par des pluies diluviennes, ne fut plus qu'une immense flaque d'eau. Le soleil chauffait si fort que les plaines de la voïévodie de Braclavice et des Champs Sauvages se mirent à verdier – ô miracle! – dès la mi-décembre.

Les ruches bourdonnaient, le bétail meuglait dans les enclos... L'ordre de la nature semblait bouleversé. En Ruthénie, plongés dans l'angoisse, tous attendaient des événements exceptionnels et gardaient les yeux fixés sur ces Champs Sauvages d'où, plus facilement que d'ailleurs, pouvait surgir le

danger. Mais rien d'extraordinaire ne se produisit dans ces parages. Pour toute bataille, on ne compta guère que les escarmouches coutumières, dont furent seuls témoins les aigles, les vautours, les corbeaux et les animaux des champs.

Les dernières traces de culture cessaient non loin de Tcherine, sur le Dniepr, et d'Ouman, sentinelle avancée qui défendait le Dniestr. Tenus par ces deux fleuves, comme par deux bras immenses, les Champs Sauvages allaient à perte de vue jusqu'aux limans, jusqu'à la mer.

Le sol y appartenait nominalement à la République polonaise, mais celle-ci, n'ayant nul usage de cette terre désolée, permettait aux Tatars de s'en servir en guise de pâturages. Et comme les Cosaques y faisaient de fréquentes visites, elle servait également de champs de bataille.

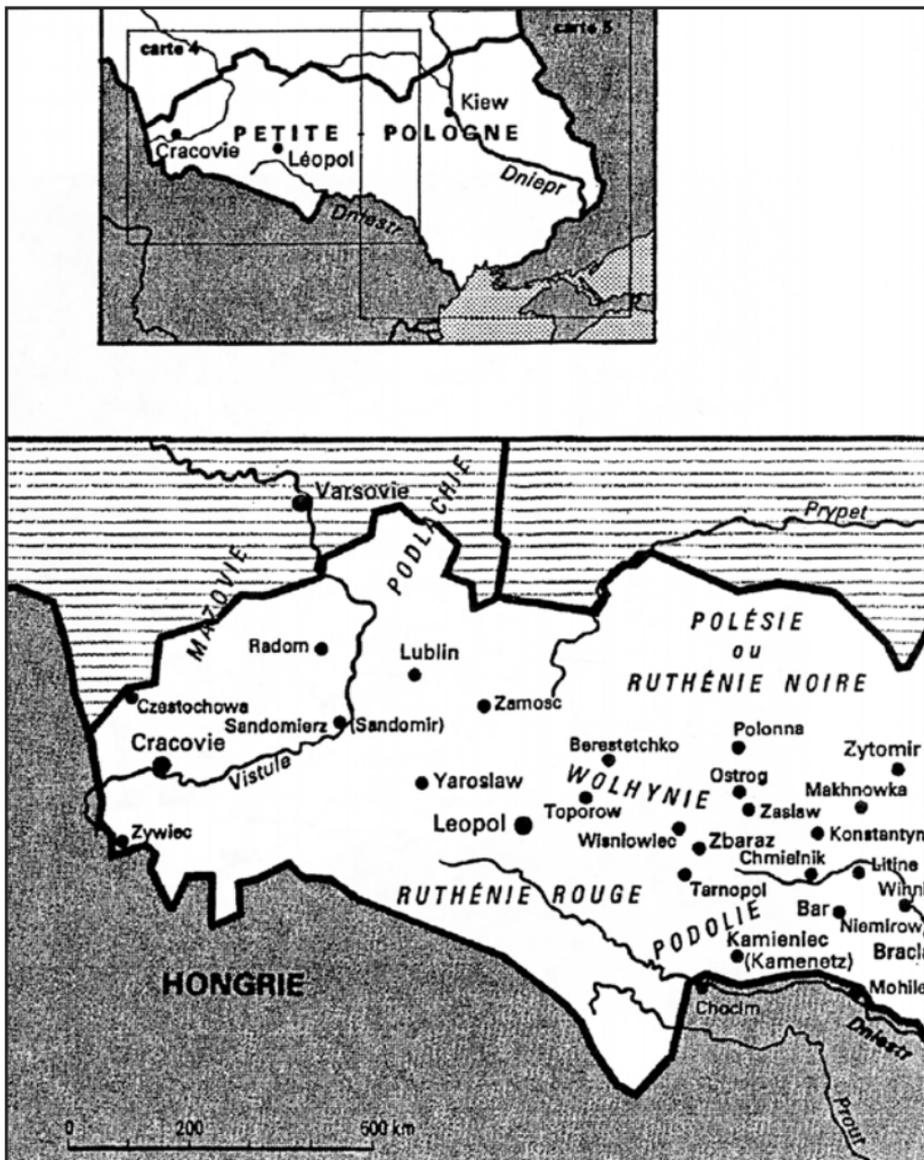
Combien d'affrontements s'y étaient donné cours, combien de gens y étaient tombés, nul n'aurait su le dire, nul n'en avait gardé le souvenir. Sauf peut-être les aigles et les corbeaux. Si un homme, au loin, venait à entendre bruissements d'ailes et croassements, s'il apercevait des oiseaux tournoyant sur place, il savait que là gisaient des cadavres sans sépulture.

Dans ces hautes herbes, on chassait l'homme, comme on chasse le loup. Chassait qui voulait. Armé jusqu'aux dents, le berger y gardait son troupeau, le banni s'y réfugiait, le soldat s'y lançait en quête d'aventures, le pillard en quête de butin, le Cosaque y courait sus au Tatar, et le Tatar sus au Cosaque. Il arrivait que des troupes entières dussent défendre leurs troupeaux contre de multiples agresseurs. Ainsi apparaissait le steppe, vide et plein à la fois, silencieux et menaçant, tranquille et infesté d'embûches, sauvage par le sol, sauvage par l'hôte.

Parfois sur lui passait la guerre. Alors, des hordes tatares, des régiments cosaques, des bannières polonaises ou valaques y coulaient en tous sens. La nuit, les hennissements des chevaux répondaient aux hurlements des loups. Le son des



Carte générale de la Pologne  
après le traité de Pulanow (1634)



Petite-Pologne, partie occidentale



Petite-Pologne, partie orientale

timbales et des trompettes résonnait jusqu'au lac d'Ovide et, de là, jusqu'à la mer. Mais, durant l'hiver de 1647, le steppe resta silencieux.

Des châteaux forts montaient la garde aux frontières de la République, de Kamieniec jusqu'au Dniepr, et les bandes d'oiseaux qui s'envolaient vers le nord effarouchés par les hordes indiquaient la fréquentation des routes. Mais les Tatars, fussent-ils même sortis de leurs forêts pour une incursion sur la rive valaque du Dniestr, ne quittaient pas les voïévodies du sud, au cœur du steppe, tout comme font d'ordinaire les oiseaux. L'œil le plus perçant n'aurait pu toutefois y découvrir âme qui vive, pas même un mouvement dans les hautes herbes sombres.

Le soleil, à l'horizon, ne montrait qu'une moitié de son disque. Sous un ciel déjà sombre, le steppe s'obscurcissait lentement. Dominant la rive gauche du cours d'eau, campées sur une éminence qui faisait plutôt penser à une tombe, les ruines d'un château fort maintes fois envahi recevaient les derniers rayons, projetant au loin leur ombre. En contrebas luisaient les eaux larges de l'Olmenitchek qui à cet endroit-là se jette dans le Dniepr. Les lueurs de la terre et du ciel pâlissaient peu à peu. Le ciel ne retentissait plus que du cri des grues en route vers la mer ; nulle autre voix ne troublait le silence.

La nuit, tombant sur le désert, sonna l'heure des esprits. En ce temps-là, les chevaliers qui montaient la garde aux créneaux contaient que chaque nuit les Champs Sauvages voyaient se lever l'ombre de ceux qui avaient péri là de maledmort, l'âme en proie au péché. Ces fantômes y menaient leur sarabande sans qu'aucune croix, aucune église pût les en dissuader. Aussi, dès qu'avaient disparu au nord les premières étoiles, priait-on dans les châteaux pour les morts. On disait encore que l'ombre des cavaliers sillonnant le désert barrait parfois la route aux voyageurs et, avec force gémissements, leur mendiaient un signe de croix. Des vampires se lançaient

à grands cris à la poursuite des humains, et seules les oreilles averties savaient distinguer au loin leurs hurlements de ceux des loups. On avait même vu des armées de spectres s'approcher des murs, ce qui était signe de guerre. Rencontrer des ombres isolées n'annonçait rien de bon non plus, encore que l'on pût s'y tromper : il arrivait qu'un être humain apparût et disparût comme une ombre aux yeux des voyageurs qui le prenaient dès lors pour un esprit.

On ne s'étonnait donc point, dès que la nuit tombait sur l'Olmenitchek, de voir apparaître aux pieds du château solitaire des formes qui pouvaient annoncer aussi bien des êtres de chair et d'os ou des fantômes. La lune pointa par-delà le Dniepr, blanchissant le désert du steppe, et révéla soudain tout un peuple de créatures issues de la nuit. Des nuages interceptaient de temps à autre la clarté venue du ciel et les silhouettes surgies de l'ombre s'effaçaient alors, comme bues par les ténèbres. À pas de loup, ménageant force haltes et manœuvres de prudence, elles n'en progressaient pas moins vers l'éminence où se tenait un cavalier solitaire.

Il y avait dans les gestes de ces gens, à l'unisson du steppe si calme en apparence, quelque chose de secrètement effrayant. Le vent soufflant du Dniepr par rafales faisait murmurer plaintivement les herbes desséchées qui semblaient se tordre et trembler de peur. Bientôt les formes étranges disparurent, absorbées par l'ombre des ruines, et dans la clarté douteuse de la nuit on ne distingua plus que la silhouette du cavalier dressée au sommet du tertre.

Un bruit d'herbes froissées avait suffi pour l'alerter. Il avança de quelques pas, scrutant du regard le steppe. Mais un silence absolu régnait à présent, et l'obscurité s'était faite impénétrable mieux que jamais.

Du temps passa. Tout à coup se fit entendre un sifflement effrayant, suivi d'une clameur confuse :

– Allah! Allah!... Jésus!... Tue! À moi! Pitié! Grâce!

Des coups d'arquebuse retentirent. Une nuée de cavaliers bouleversait, comme une trombe, l'étendue funèbre. Encore des détonations, des cris de fureur, des râles... Puis tout se tut... Le drame était fini – un de ces drames qui si souvent se jouaient dans l'immensité des Champs Sauvages.

Maintenant les cavaliers avaient escaladé le monticule. Ils se regroupèrent. Certains étaient descendus de cheval pour observer quelque chose avec attention.

Une voix impérative retentit dans les ténèbres.

– Vos briquets! Du feu!

Des étincelles jaillirent... Une vive flamme monta vers le ciel. Déjà on avait fiché en terre une torche. À sa lumière, les hommes d'armes se penchèrent sur un corps qui gisait inanimé.

Ils portaient les couleurs du roi : veste rouge, capuce en peau de loup. L'un d'eux, qui montait un cheval de race et qui était à l'évidence leur chef, sauta de sa selle et, s'inclinant vers le blessé, demanda :

– Eh bien! sergent! Vit-il ou est-il mort?

– Il n'est pas mort, lieutenant, mais n'en vaut guère mieux : le nœud coulant l'a presque étranglé.

– Qui est-ce?

– Pas un Tatar, à coup sûr. Un homme de qualité.

– Tant mieux! – le lieutenant observa quelques instants l'inconnu et conclut : Ce doit être quelque colonel.

– Et quand vous aurez vu le cheval!... Un cheval que le khan lui-même envierait.

Deux soldats amenaient en effet une bête superbe qui, les oreilles en émoi, les naseaux dilatés, les yeux douloureux, tendait la tête vers son maître gisant.

– Le cheval nous restera, lieutenant? interrogea le sous-officier.

– Ah! mécréant, tu voudrais priver un chrétien de sa monture, en plein steppe?

– Dame! Butin conquis...

Mais un rôle plus fort de l'homme étranglé interrompit la discussion.

– Qu'on lui verse de l'eau-de-vie dans la bouche, et qu'on défasse sa ceinture!

– Camperons-nous ici, cette nuit?

– Oui. Dessellez vos chevaux. Allumez les feux.

Des soldats ranimaient l'étranger par des rasades entonnées et par des frictions rudes; d'autres allaient couper des charbons; d'autres enfin étendaient sur le sol des peaux d'ours et de chameau pour la nuit.

Le lieutenant, sans plus se soucier de sa prise, dénoua sa ceinture et s'assit, les pieds au feu, sur son manteau. C'était un homme jeune, sec, brun, au masque aquilin, au regard énergique, téméraire et bon. Une lourde moustache, une barbe qu'il n'avait pas rasée depuis des jours, lui conféraient une gravité au-dessus de son âge.

Cependant, deux valets s'occupaient des préparatifs du souper. On dépeçait un mouton; on écorchait une chèvre sauvage; des selles on décrochait, pour les embrocher, des perdrix blanches et des outardes abattues pendant la journée. Le captif reprenait lentement connaissance.

D'abord, il regarda autour de lui, écarquillant des yeux injectés de sang, comme s'il cherchait à deviner parmi quelles gens il se trouvait; puis il fit effort pour se lever. Le sergent le soutint sous les aisselles; un soldat lui mit en main une masse d'armes sur quoi il s'appuya. Son visage était encore violacé, ses veines gonflées, ses yeux injectés. Enfin, d'une voix sourde :

– De l'eau!... dit-il.

On lui passa une gourde d'eau-de-vie. Il but avidement. Le cordial le ranima. Alors, la voix déjà plus claire :

– En quelles mains suis-je tombé ?

– En des mains qui vous ont sauvé, dit le lieutenant.

– En ce cas, ce n'est pas vous, messieurs, qui m'avez mis au carcan ?

– Monsieur, répondit le lieutenant, nous nous servons de nos épées. Votre soupçon injurie de braves soldats. Vous avez été aux prises avec des brigands. Si le cœur vous en dit, regardez-les, car mes hommes les ont saignés comme moutons.

Il indiquait du doigt des corps étendus pêle-mêle au bas du tertre.

Mais l'étranger reprit :

– Laissez-moi reposer un peu.

On lui dressa une selle. Il s'y laissa choir, silencieux.

L'homme était dans la force de l'âge, de taille moyenne, large d'épaules, massif. Crâne énorme, teint saur, obliques yeux tatars. Une moustache clairsemée tombait de chaque côté de ses lèvres minces, en larges touffes. Cette figure puissante exprimait le courage et l'orgueil ; il y avait en elle quelque chose d'attirant et de repoussant, une majesté de hetman qui se mariait à la ruse, à la bonhomie et à la sauvagerie du Tatar.

Il se leva, après un repos de quelques instants, et, sans même remercier ses libérateurs, s'en alla d'un pas lourd examiner les cadavres.

– Un rustre... grommela le lieutenant.

L'étranger, cependant, considérait les morts avec attention. Il hocha la tête, en homme qui vient de comprendre, puis revint vers le lieutenant en se palpant les côtes, comme cherchant une ceinture pour y passer les mains.

Cette assurance, chez un individu à peine sauf de la corde, fut loin de plaire à l'officier.

– Il semblerait, pardieu ! que vous cherchez des gens de connaissance parmi ces brigands, ou bien que vous récitez des prières pour leurs âmes.

– Vous vous trompez, messire, et ne vous trompez point, dit l'étranger. Vous ne vous trompez pas, car je cherchais bien là, en effet, des visages connus ; et vous vous trompez, puisque ces cadavres ne sont pas ceux de brigands, mais ceux des serviteurs d'un gentilhomme, mon voisin.

– On voit bien que vous ne buvez pas à la même tasse, vous et votre voisin.

Un sourire ambigu passa sur les lèvres étroites de l'homme.

– Vous vous trompez encore en cela, messire – et il ajouta : Mais que Votre Grâce me pardonne de ne lui avoir pas encore exprimé la reconnaissance qui lui est due, pour l'aide efficace et le secours si prompt qui m'ont valu d'échapper à une mort certaine. Votre courage a remédié aux effets de mon imprudence... Je m'étais trop écarté de mes hommes. Du moins, ma gratitude égale l'empressement mis par vous à me servir.

Disant, il tendit la main à l'officier. Celui-ci ne bougea pas.

– Je voudrais savoir, d'abord, si j'ai bien affaire à un gentilhomme ; je le crois ; toutefois, il me conviendrait peu d'accepter le remerciement de n'importe qui.

– Messire, je vois en vous la véritable fierté d'un preux... Vous parlez sagement. J'aurais dû commencer par là mon discours et mes actions de grâces : je suis Zenobi Abdank, gentilhomme du palatinat de Kiew, seigneur de terres franches, et colonel au régiment du prince Dominique Zaslowski.

– Et moi, je suis Jean Kretuski, lieutenant à la bannière des housards cuirassés de S. A. le duc Yarema Wisniowiecki.

– Vous servez sous les ordres d'un chef glorieux. Recevez donc maintenant l'expression de ma reconnaissance, ainsi que l'étreinte d'une main amie.

L'officier n'hésita plus... Les housards aux cuirasses dorées étaient enclins à traiter de haut leurs camarades des autres bannières, mais au milieu des Champs Sauvages, en plein steppe, ces distinctions perdaient de leur importance. D'ailleurs, il avait bien un colonel devant lui. Car, en même temps que son sabre et sa ceinture, les soldats remirent à Abdank son bâton de commandement, un bâton d'ivoire à tête de corne polie, insigne des colonels cosaques. De plus, l'équipage de messire Zenobi, sa parole choisie et grave, décelaient un homme rompu aux belles manières. Aussi messire Jean Kretuski l'invita-t-il à prendre part au repas. Un fumet délicat de viandes rôties s'échappait du feu, taquinant narines et palais. Un valet ôta les pièces de la broche et les leur apporta sur un plat. Ils mangèrent de bon appétit, et, lorsqu'on eut apporté une outre de vin moldave, la conversation devint expansive.

– Puissions-nous bientôt regagner nos foyers ! fit Kretuski.

– Et d'où revenez-vous, si l'on s'en peut enquérir ?

– De très loin, de Crimée.

– Quelle affaire avait donc pu vous y conduire ? Étiez-vous chargé d'un rachat de captifs ?

– Non, monsieur le colonel. J'avais été dépêché au khan lui-même.

– Mes compliments ! Ce sont là hautes connivences ! Vous plairait-il de me dire de quelle mission vous étiez chargé ?

– Je portais au khan une lettre autographe de S. A. le duc Yarema.

– Un ambassadeur alors... Et que mandait Son Altesse au khan ?

– Monsieur le colonel, ce que vous avez eu à démêler avec ces malfaiteurs qui vous ont passé un licou reste votre affaire ; mais ce que le duc a pu écrire au khan n'est ni la vôtre ni la mienne : elle est strictement celle du duc et du khan.

– Je m'étonnais tout à l'heure, répliqua Abdank, que Son Altesse eût fait choix d'un aussi jeune ambassadeur ; mais votre réponse, messire, me prouve que, si vous êtes jeune par les années, vous possédez l'expérience et la sagesse de l'âge.

Le lieutenant goûta ces paroles flatteuses. Il lissa sa moustache et s'enquit :

– Mais vous, colonel, me direz-vous ce que vous veniez faire là, tout seul, sur les rives de l'Olmenitchek ?

– Je n'étais pas seul ; mais j'avais laissé mes gens en arrière. Je vais à la citadelle de Koudak, chez messire Grodek, vers qui l'illustrissime seigneur hetman m'a expédié muni de lettres.

– Pourquoi ne vous y rendez-vous pas par eau ?

– J'avais des instructions dont je ne pouvais m'écarter.

– Cela me paraît étrange... Ces pénibles conjonctures que vous venez de subir, vous les eussiez sûrement évitées en radeau.

– Messire, le steppe est tranquille maintenant, je le connais, et pas d'aujourd'hui... Ce qui m'est advenu est le fait de la jalousie et de la méchanceté d'un particulier.

– Quel est donc cet ennemi qui s'en prend à votre vie ?

– Il y a beaucoup à dire à ce sujet... Un mauvais voisin, monsieur le lieutenant... qui détruit mes moissons, me pourchasse sur mes propres terres, et qui a assailli et battu mon fils. Et vous venez de voir qu'il en voulait à ma gorge.

– Ne portez-vous pas un sabre au côté ?

Sur le masque puissant d'Abdank passa un éclair sombre. Il répondit lentement :

– J'ai un sabre, en effet : et que Dieu me damne si désormais j'emploie d'autre argument contre mes ennemis.

Le lieutenant allait répondre, quand soudain dans le steppe retentit un piétinement de chevaux, ou plutôt le gargouillis de leurs sabots dans les herbes détremées.

– Ce sont sans doute mes gens, fit Abdank... Je leur avais donné rendez-vous en ce lieu, sans m'attendre à un guet-apens.

Quelques instants après, une troupe se rangeait en demi-cercle autour du tertre... Aux reflets de la flamme, on distinguait les têtes anhélatantes des chevaux et, au-dessus, les visages inclinés de cavaliers qui tenaient la main à hauteur des sourcils pour mieux pénétrer les ombres vaguement rougeoyantes.

– Hé! les gens! qui êtes-vous? cria Abdank.

– Les serviteurs de Dieu, répondirent des voix dans la nuit.

– Oui, ce sont bien mes gars, dit Abdank tourné vers le lieutenant. Salut, mes amis!

Déjà quelques-uns avaient mis pied à terre et s'approchaient du feu.

– Nous avons hâte d'être ici... Qu'y a-t-il eu, petit père?

– Un guet-apens. Chedko le traître, au courant de tout, m'attendait ici avec ses complices... Ils ont voulu m'étrangler.

– Dieu t'a préservé, petit père... Mais quels sont ces Lakhs<sup>1</sup> que nous voyons autour de toi?

– Ce sont des amis, des braves... Louange soit rendue à Dieu! me voici sauf... Nous allons repartir.

– Louange à Dieu! Nous sommes prêts à te suivre.

Les nouveaux arrivants tendaient les mains à la flamme, car la nuit était froide. Ils étaient une quarantaine, et ne ressemblaient point à des Cosaques réguliers. Tout cela commençait à paraître suspect au lieutenant. Si le grand hetman eût envoyé messire Abdank à Koudak, il lui eût donné une escorte de Cosaques réguliers, et, encore une fois, dans quel but avoir pris le chemin du steppe, où les

1. Terme par lequel les Cosaques désignaient les Polonais.

nombreux cours d'eau à passer ne pouvaient que retarder la marche? C'était à faire croire que messire Abdank avait intérêt à éviter les approches du fort. En outre, la personne elle-même du prétendu colonel donnait à réfléchir au lieutenant... Il remarqua que les Cosaques, généralement assez familiers avec leurs chefs, l'entouraient de marques de respect réservées d'ordinaire au hetman investi par l'autorité souveraine du roi. Ce devait être là un personnage d'importance, et Kretuski pourtant n'avait jamais entendu ce nom d'Abdank. Le visage de cet homme reflétait une volonté irréductible. Ce même caractère se lisait sur les traits du duc Yarema Wisniowiecki; mais ce qui, chez le prince, était un attribut naturel de sa haute naissance et de son pouvoir ne laissait pas d'inquiéter chez un inconnu, rencontré au hasard du steppe.

Messire Kretuski tergiversa longuement. Avait-il affaire à quelque puissant banni qui, pour échapper au verdict, s'était réfugié dans les Champs Sauvages? ou peut-être à un brigand cosaque – mais cela était peu vraisemblable. Aussi bien l'équipage que la parole de cet homme montraient qu'il en était autrement. Ne sachant à quoi s'en tenir, le lieutenant demeura sur ses gardes.

Abdank, cependant, avait donné l'ordre de seller sa monture.

– Monsieur le lieutenant, dit-il, le temps me presse, ma route est longue. Laissez-moi derechef vous remercier! Puisse Dieu me permettre de m'acquitter, quelque jour, par un service analogue!

– J'ignorais qui je secourais: je n'ai donc aucun droit à votre reconnaissance.

– C'est votre modestie qui parle... une modestie pour le moins égale à votre courage. Faites-moi la grâce d'accepter cet anneau, en souvenir de moi.

Le lieutenant fronça les sourcils et recula d'un pas,

mesurant Abdank du regard... Abdank poursuivit avec une gravité presque paternelle :

– Voyez... Non point pour sa valeur, mais pour les vertus qui y sont attachées, je vous conjure de ne point repousser ce présent... Tout jeune encore, en captivité chez l'Infidèle, j'ai reçu cette bague des mains d'un pèlerin qui revenait de Terre sainte. Le chaton recèle un grain de la poussière du Sépulcre. Il n'est pas permis de refuser un tel don, fût-ce de mains criminelles ou coupables. Vous êtes jeune, messire, vous êtes soldat, et puisque la vieillesse, proche déjà de la tombe, ignore ce que lui réserve encore l'heure dernière, à plus forte raison la jeunesse, qui, ayant un long chemin devant elle, s'y voit exposée à un nombre plus grand d'incidents imprévus et d'aventures. Cet anneau vous gardera de la méchanceté du sort et vous sauvera au jour du Jugement suprême. Et je vous le dis en vérité, voici que ce jour se lève au-dessus des Champs Sauvages.

Un grand silence se fit. On n'entendait que la rumeur des braises et l'ébrouement des chevaux... Soudain, Abdank répéta, comme s'il se fût parlé à soi-même :

– Le jour du Jugement se lève sur les Champs Sauvages, et, lorsqu'il arrivera, le monde entier en sera étonné...

D'un geste presque automatique, surpris qu'il était par les paroles de cet homme étrange, le lieutenant prit la bague qu'on lui tendait. Abdank garda un moment les yeux fixés au loin sur le steppe obscur puis il se détourna et enfourcha son cheval.

– En route, en route ! lança-t-il à ses gens. Et vous, lieutenant, mon compagnon, que Dieu vous garde ! Les temps sont tels que le frère se défie du frère aujourd'hui : vous ignorez le nom de celui que vous avez sauvé de la mort.

– Vous ne vous appelez donc pas Abdank ?

– Abdank, répondit l'étranger, n'est que la devise de mes armes et le nom de mon blason.

– Mais votre nom ?

– Bogdan Zenobi Khmelnitsky.

Il dit, et lança son cheval sur la pente de la colline. Ses hommes le suivirent. Bientôt ils disparaissaient dans la nuit. Mais, quand ils se furent éloignés d'un demi-stade, le vent du steppe rapporta au campement les paroles du chant cosaque dont ils emplissaient la nuit :

*Oh ! délivre-nous, Seigneur, délivre tes esclaves,  
Du joug si lourd,  
De la loi musulmane...*

Les voix s'affaiblirent par degrés, se confondirent avec les souffles indécis de la plaine.

## II

Le lendemain, à Tcherine, Kretuski descendit au pied-à-terre du duc Yarema, où il devait rester un certain temps pour permettre à ses hommes autant qu'à ses chevaux de se reposer après le long voyage qui le ramenait de Crimée et qu'il avait fallu faire par voie de terre, les crues et les courants ayant rendu le Dniepr impraticable. Il prit lui-même un peu de repos et se rendit chez messire Zawila, ancien commissaire de la République, excellent soldat, qui, sans être de service dans la milice ou la chancellerie ducale, passait pour un des plus fidèles amis du prince. Mais Zawila n'avait reçu aucune instruction spéciale de Lubnié, résidence actuelle du duc Yarema.

La mission de Kretuski en Crimée avait réussi. Il s'agissait d'obtenir du khan le châtiment de certains chefs tatars, coupables d'avoir poussé leurs incursions jusque sur les domaines ducaux, situés en deçà du Dniepr. Le khan avait acquiescé au désir du prince, et même, soucieux de gagner les bonnes grâces d'un guerrier aussi illustre, il lui envoyait un cheval choisi parmi les plus beaux du désert, et de précieuses fourrures de zibeline. Kretuski, fort satisfait, se proposait maintenant de prendre du bon temps à Tcherine et de laisser ses hommes s'y refaire ; mais Zawila, lui, se montrait fort alarmé de certains symptômes qu'il avait remarqués par la ville.

C'était jour de marché. Ils allèrent ensemble chez Dopoulo,

le Valaque, qui tenait une taverne et hôtellerie où les notables de la région avaient accoutumé de se réunir. Bien que l'heure fût matinale, ils trouvèrent là force gens attablés : fermiers royaux, magistrats de Tcherine, starostes, quelques chefs cosaques, et aussi de ces petits nobles qui cultivaient leur enclos ou bien cherchaient fortune dans le service des grands.

Autour de massives tables en chêne, ils devisaient à voix bruyante de la fuite de Bogdan Khmelnitsky, l'événement le plus considérable du jour... Kretuski questionnait son compagnon. Qui était donc ce phénix dont s'occupait ainsi toute la ville ? Le vieux soldat expliquait :

– Ah ! vous ne savez pas ?... Il s'agit du scribe de l'armée zaporogue, du propriétaire de Suboty... de mon compère... ajouta-t-il plus bas. Nous nous connaissons dès longtemps. Nous avons pris part à mainte affaire, où je l'ai vu accomplir des prouesses. J'estime qu'il n'est pas, dans la République, d'homme plus expert aux choses de la guerre... Une tête de hetman, pour vous le confier à l'oreille ; un homme de main puissante et d'esprit clair. Les Cosaques obéissent mieux à sa voix qu'à celle de leurs atamans... Un homme point dépourvu de bonnes qualités, mais atrabilaire, inquiet, et qui serait terrible si la haine ou l'envie dominaient son âme.

– Pourquoi a-t-il décampé ?

– Ils se prenaient aux cheveux, lui et le staroste Tchalinski. Misères cependant que tout cela ! Simples querelles de nobliaux qui se verseraient réciproquement de la graisse bouillante dans le cou... On dit aussi qu'il était au mieux avec la femme du staroste ; celui-ci lui avait jadis soufflé sa maîtresse, pour l'épouser ; Khmelnitsky la lui a reprise... ce qui est assez naturel après tout, la femme étant... légère... mais ce sont là prétextes à la faveur desquels se manigancent des intrigues plus graves. Voici la situation : à Tcherkass tient garnison notre vieil ami Barrabas, un colonel des Cosaques.

C'est lui qui gardait la charte des privilèges octroyés et les rescrits royaux, dont on a dit qu'ils étaient pour les Cosaques un encouragement à résister aux nobles. Barrabas, un brave homme, les tenait enfermés chez lui, se refusant à les publier. Eh bien ! Khmelnitsky l'a invité à une fête et, tandis que le colonel buvait, le drôle, d'accord avec la colonelle, soustrayait la fameuse charte... et filait. Une rébellion est à craindre sur ces confins extrêmes de la République, car, je le répète, c'est un homme terrible... et nul ne sait où il se cache ni ce qu'il machine.

Sur quoi, messire Kretuski s'écria :

– Ah ! le renard... Il m'a joué... Il se disait colonel cosaque, au service du prince Dominique Zaslowski... Dire que je l'ai tenu cette nuit entre mes mains... Je l'ai délivré de la corde !

Zawila se prit la tête.

– Par Dieu ! que racontez-vous là, messire ! Est-ce possible ?

– Cela est... Oui, il se donnait pour colonel du régiment Zaslowski, et, à l'en croire, il se rendait au fort de Koudak, envoyé par le grand hetman... Cela me paraissait louche, il est vrai, car pourquoi s'y fût-il rendu par terre et non par eau ? Il se faufilait en tapinois, seul dans le steppe.

– C'est un homme qui a toutes les ruses d'Ulysse... Et où donc l'avez-vous rencontré ?

– Sur les rives de l'Olmenitchek. Je vois maintenant qu'il filait vers la Sitch<sup>1</sup>.

– Parbleu ! il voulait éviter de passer en vue du fort. Je comprends à merveille, *intelligo* ! Avait-il une forte troupe avec lui ?

– Une quarantaine d'hommes, mais qui seraient survenus

1. Îlots d'accès malaisé, répartis tout au long de l'interminable delta du Dniepr, qui servaient de refuge aux Cosaques zaporogues.

trop tard pour le tirer d'affaire. Sans mes gens, les valets du staroste son ennemi l'eussent bel et bien étranglé.

– Attendez donc, messire ; il s'agit là d'un événement de premier ordre, capital dans ses conséquences peut-être... Les valets du tenancier Tchaplinski, dites-vous ?

– Oui. C'est lui-même qui me l'a affirmé.

– Comment le tenancier savait-il le trouver là ?

– Je l'ignore...

– Savez-vous que des lettres patentes du hetman prescrivent à tous de se saisir en tout lieu de Bogdan Khmelnytsky et de le mettre aux fers ?

Le lieutenant n'eut pas le loisir de répondre. Un gentilhomme faisait à grand fracas irruption dans la salle. Jetant un regard arrogant sur l'assistance :

– Salut ! dit-il – c'était un homme d'une quarantaine d'années, de petite taille, au violent faciès, aux yeux bombés et colériques. Salut, messires ! réitéra-t-il, froissé de l'inattention de l'assistance.

– Salut ! salut ! répondirent enfin quelques voix.

Le nouveau venu n'était autre que ce sieur Tchaplinski, staroste de Tcherine, l'homme de confiance et le familier de monseigneur Koniecpolski, le porte-étendard de la Couronne.

Grand bretteur et grand plaideur, dur aux humbles, on ne l'aimait guère ; mais, comme il était soutenu par des influences puissantes, on le ménageait.

Il s'approcha du vieux Zawila qu'il respectait comme tout un chacun pour son courage et son autorité, salua Jean d'une légère inclinaison de tête et, prenant place sur le banc à leur côté, il se fit servir de l'hydromel.

– Monsieur le staroste, demanda Zawila, savez-vous ce que devient Khmelnytsky ?

– On l'a pendu, messire, comme je m'appelle Tchaplinski. On l'a pendu... Si, par hasard, il n'est pas encore pendu, il

le sera. Maintenant, nous voilà munis des lettres de poursuite signées du grand hetman : qu'il tombe seulement entre mes mains...

Et il ponctua ces paroles d'un coup de poing à faire chavirer les verres.

– Ne renversez donc pas mon vin, dit Jean d'un ton sec.

Mais Zawila prévint la dispute.

– Vous voulez le pendre, soit. Mais où le trouver? dit-il. N'a-t-il pas, derrière lui, effacé toutes traces? Nul ne sait où le chercher...

– Nul ne le sait... Mais je le sais, moi, comme je m'appelle Tchaplinski! Messire, vous connaissez Chedko, n'est-ce pas? Eh bien! Chedko le sert, mais il me sert en même temps... et sera son Judas. Chedko s'est donc abouché avec les gars de Khmel... C'est un rusé compère... Il s'est chargé de me le livrer mort ou vif... Il l'a suivi dans le steppe, sachant à l'avance où le pincer... Ah! le chien maudit!

Et de nouveau il heurta la table du poing.

– Ne renversez donc pas mon vin! insista Jean, qui avait ressenti pour ce staroste une aversion aussi soudaine qu'inexplicable.

Tchaplinski s'empourpra, ses yeux à fleur de tête s'injectèrent. Il croyait avoir trouvé l'occasion d'une bagarre, mais, à la vue des couleurs ducales sur Kretuski, il se calma. Mieux valait respecter celui qui les portait.

– Ainsi Chedko s'est chargé de vous livrer Khmel? reprit le vieux Zawila.

– Oui! Chedko lui-même... Et il me le livrera, aussi vrai que je m'appelle Tchaplinski.

– Eh bien! je vous dis, moi, qu'il ne vous le livrera pas du tout... Khmel s'est tiré sain et sauf de vos embûches et a fui vers la Sitch. Il faut en informer aujourd'hui même le castellan de Cracovie. Pas de plaisanterie avec Khmel... Bref, j'estime qu'il a le bras plus long, l'esprit plus avisé, une for-

tune plus constante que Votre Honneur, toujours enclin à s'exalter. Khmel est en sûreté, je vous le répète. Si vous ne voulez pas m'en croire, interrogez cet officier qui, cette nuit encore, a causé avec lui en plein steppe, et l'a vu s'éloigner en parfaite santé.

– Impossible, impossible ! clamait Tchaplinski en s'arrachant les cheveux.

– Et qui plus est, continua Zawila qui n'aimait pas le staroste, l'officier ici présent l'a sauvé d'un guet-apens... Il a même expédié vos serviteurs en un monde meilleur, ce dont vous ne pourriez lui savoir mauvais gré, puisque, revenant de Crimée, où le duc l'avait envoyé en mission, il ignorait que l'illustrissime hetman eût lancé des lettres de poursuite contre Khmel... Rien de plus simple que le sentiment qui l'a poussé à porter secours à un homme assailli par des gaillards qui avaient toutes les apparences de brigands. Voilà donc Khmel hors d'affaire, et s'il lui prenait fantaisie de vous surprendre avec ses Zaporogues dans votre starostie, j'imagine que vous ne seriez pas ravi de sa visite... Mais aussi vous l'avez traité par trop mal, messire !

Les yeux exorbités, le visage cramoisi, Tchaplinski se tourna vers Jean et, d'une voix que paralysait la colère :

– Comment ! malgré les lettres de monseigneur le hetman ? Messire, je... je vous...

Kretuski ne se leva pas ; un coude sur la table, il considérait le tenancier avec le regard d'un laneret pour un moineau.

– Finirez-vous de vous cramponner à moi comme un charbon à la queue d'un chien ? dit-il.

– Moi, je... je... vous ferai comparaître en jugement... Ainsi malgré les lettres... ! Je... je... mettrai mes Co... co... cosaques à vos trousses !...

Il criait si fort que tous les buveurs s'étaient tus pour suivre la querelle.

– Faites-moi le plaisir de cesser vos cris, dit le vieillard. Cet officier est de mes amis.

– Je... je... vous traînerai en justice... vous ferai mettre aux f... f... fers, continuait le staroste en fureur.

Jean était debout. Il ne tira pas son sabre, mais en leva la garde au niveau du nez de son adversaire.

– Sentez donc ça, messire, dit-il froidement.

– Par Dieu ! tue ! à moi, mes gens !... vociférait Tchaplinski en portant lui aussi la main à son glaive.

Mais il n'eut pas le temps de dégainer. Le jeune officier le fit virer comme un toton, l'empoigna d'une main par la nuque, de l'autre par le fond de ses chausses, et, soulevant l'énergumène, se dirigea avec son fardeau vers la porte.

– Place, messeigneurs ! disait-il. Place ! L'animal est méchant, il rue...

Et il lança dehors Tchaplinski ; après quoi, très calme, il se rassit sur le banc, à côté de Zawila.

Il y eut un silence. Puis un rire unanime éclata, qui fit trembler les vitres.

– Vivent les hommes à Wisniowiecki ! criaient les uns.

– Il a son compte ! Évanoui, tout sanglant ! disaient les autres, attroupés sur le seuil. Ah ! voilà que ses gens le relèvent.

– À dire vrai, fit Zawila, ce limier nous courait sus à tous.

– Mâtin plutôt que limier, rectifia en s'approchant un gentilhomme ventru, l'œil droit couvert d'une taie et le front marqué d'une cicatrice large comme un écu et si profonde qu'on apercevait l'os. Oui, mâtin plutôt que limier. Permettez-moi, messire, poursuivit-il en s'adressant à Kretuski, de vous présenter mes devoirs. Jean Zagloba, connu par cette cicatrice que m'occasionna la balle d'un brigand. Oui... je me rendais en Terre sainte pour y expier mes péchés de jeunesse...

– Vous brodez, messire, interrompit Zawila : vous nous

affirmiez, l'autre jour, que cette blessure, on vous l'avait faite en pleine Pologne, à Radom... Une chope de bière dans la figure...

– Non, c'est bien la balle d'un bandit, sur mon honneur ! L'histoire de Radom... c'est une tout autre affaire...

– Vous aviez peut-être fait vœu d'aller en Terre sainte ; mais vous n'y êtes jamais allé... voilà qui est sûr.

– Je n'y suis pas allé parce que, dès Galata, j'ai cueilli la palme du martyr. Si je mens, je veux qu'on me tienne pour un archichien, et non pour un gentilhomme.

– Oui, certes, et un brèche-dent par-dessus le marché !

– Je ne veux rien entendre. À votre santé, monsieur le lieutenant !

Tout le monde entourait Jean et, en haine du staroste, on lui prodiguait mille marques de sympathie. Fait singulier, que ces gentilshommes polonais des environs de Tcherine, ces petits propriétaires, ces détenteurs d'«économies» royales, dans le différend qui mettait aux prises Bogdan Khmel ou Khmelnitsky avec le staroste de Tcherine, se rangeassent du côté de celui-là.

C'est que Khmel avait la réputation d'un soldat qui en maintes rencontres avait bien mérité de la République. On savait que le roi même ne dédaignait pas de conférer avec lui et faisait cas de ses avis. D'ailleurs, ne voyant dans cette lutte entre les deux adversaires qu'une querelle privée, une de ces querelles comme il s'en produisait par milliers de gentilhomme à gentilhomme, on inclinait vers celui qui savait le mieux se concilier les cœurs, sans imaginer que cela pût avoir des conséquences pour la patrie. Plus tard seulement, on brûla de haine pour ce Khmel redoutable.

Donc, ils venaient tous à messire Jean, la pinte au poing.

– À votre santé, monsieur mon frère ! Trinquons !... Vive le parti des Wisniowiecki ! Vive le duc Yarema, le hetman sans second ! Avec lui, nous irions au bout du monde ! Sus au Turc,

sus au Tatar! Jusqu'au Bosphore, jusqu'à Stamboul! Vive le roi, notre très gracieux sire Ladislas IV!

Messire Zagloba, en homme capable d'avoir le dernier mot avec un régiment entier, tant à discourir qu'à boire, criait plus fort que tous.

– Messeigneurs! – et à sa voix les vitres tremblaient – je vous annonce que j'ai cité le sultan à comparaître devant le tribunal de la starostie pour la violence dont il s'est rendu coupable à mon égard à Galata.

– Cessez donc de raconter ces billevesées! Vous vous disloquez la mâchoire!

– Comment, messeigneurs! Auriez-vous oublié? *Quatuor articuli iudicii castrensis: stuprum, incendium, latrocinium et vis armata alienis œdibus illata...* N'a-t-il pas fait usage de la force armée, de la violence?

– Vous criez comme un sourd... C'est à ne plus s'entendre.

– Si! si! j'irai devant les juges, j'épuiserai toutes les juridictions.

– Assez!

– Et j'obtiens sa condamnation; je ferai publier son infamie... Nous aurons la guerre, mais du moins avec un *infamis*.

– À votre santé, messieurs!

Cependant le grand nombre riaient des facéties du ventripotent vieillard, et Jean avec eux: ses idées devenaient fumeuses. Messire Zagloba continuait ses hâbleries, quand un gentilhomme s'approcha et, le tirant par la manche, lui dit de cette voix traînante et chantante des Lithuaniens:

– Présentez-moi donc, je vous prie, messire Zagloba, au lieutenant Kretuski... Voulez-vous?

– Si je veux? mais certainement... Monsieur le lieutenant, voici messire...

– Podbipieta, dit le gentilhomme.

– Son blason est Tranche-montagne.

– Tranche-capuce...

– C'est tout un... Messire, poursuivit-il en s'adressant à Jean et en lui désignant le Lithuanien, voici huit jours bientôt que je bois aux frais de ce gentilhomme, dont l'épée est aussi lourde que la bourse et la bourse aussi pesante que l'esprit. Si jamais j'ai bu meilleur vin, payé par un original plus fieffé, je veux qu'on me tienne pour aussi sot que celui qui me le paie.

– Il l'arrange bien, ma foi! disaient les gais compagnons.

Mais le Lithuanien, loin de se fâcher, souriait, répétant :

– Laissez donc, messire. Laissez!...

Kretuski observait ce nouveau personnage avec curiosité. Étrange à coup sûr! d'une longueur démesurée et d'une idéale maigreur. Mais ses larges épaules, son cou où saillaient les veines, décelaient une force peu commune. Il était assez congrûment vêtu : justaucorps et haut-de-chausses de drap gris, bottes à la suédoise ; sa large ceinture en peau de daim glissait vers la concavité de son ventre ; à cette ceinture était accroché un antique glaive, un glaive de Croisé, dont la poignée allait à l'aisselle du géant. Une paire de sourcils en ogive et une pendante moustache de chanvre donnaient au visage candide du Lithuanien une expression tout ensemble marmiteuse et comique. Il semblait de ces hommes que chacun gouverne à sa guise. Cependant, dès le prime abord, Jean s'était senti attiré vers lui, à cause de la loyauté de son regard, à cause aussi de cet héroïque équipement.

– Monsieur le lieutenant, demanda le Lithuanien, vous êtes du régiment Wisniowiecki ?

– Oui, pour vous servir.

Podbipieta croisa ses mains comme pour la prière.

– Ah! quel héros, le duc! quel illustre guerrier! quel chef!

– Puisse Dieu nous en susciter beaucoup de semblables, pour la défense et la plus grande gloire de la République !

– Sans doute, sans doute. Et ne pourrait-on s’entrôler sous ses drapeaux ?

– Il vous accepterait volontiers.

Ici, maître Zagloba ne put s’empêcher de placer son mot.

– Le duc y gagnera deux nouvelles broches pour sa cuisine : l’une en votre longue et maigre personne, messire ; l’autre en votre glaive. À moins qu’il ne vous confie les fonctions de fourche patibulaire où pendre voleurs et sacrifiants. Ou bien vous lui servirez d’aune à mesurer le drap d’uniforme.

– Allez toujours !... Vous êtes bien méchant... disait le Lithuanien, placide.

– Y a-t-il longtemps que vous avez quitté votre pays ? demanda Jean.

– Deux dimanches ont passé depuis que je suis à Tcherine. J’attendais ici votre arrivée, pour vous prier de recommander ma requête au seigneur duc.

– Excusez ma curiosité, messire ; mais pourquoi diable portez-vous ce glaive de bourreau ?

– Ce n’est pas un glaive de bourreau, lieutenant, mais un glaive de Croisé : je le porte parce qu’il a été conquis sur l’ennemi, sur un chevalier teuton, par un de mes ancêtres. À la bataille de Choïnice, il se trouvait déjà en mains lithuanien, et en bonnes mains... aussi je le porte et le porterai toujours.

– Mais c’est une machine terriblement lourde à manier, si l’on n’y met les deux mains.

– Une ou deux, comme on veut.

– Voulez-vous me le montrer ?

Le Lithuanien détacha le glaive de sa ceinture et le passa à son nouvel ami... Mais le bras de Kretuski retomba. Impossible, avec cette arme, de se mettre en défense, de parer, de porter librement des coups. Il la prit alors à deux mains. Elle

était décidément trop pesante. Il en éprouva quelque honte... et se tournant vers ses compagnons :

– Messieurs, dit-il, quel est celui d’entre vous qui ferait le moulinet, ou tracerait le signe de la croix avec ce glaive ?

– Nous avons essayé déjà, répondirent quelques voix, et sans y réussir. Seul Zawila le soulève, mais, lui non plus, ne tracerait pas la croix.

– Eh bien ! et vous, messire, demanda Jean en rendant l’arme au Lithuanien.

Celui-ci leva le glaive et, comme d’un jonc, en cingla l’air.

– Vive Dieu ! s’écria Kretuski, ravi... Vous êtes sûr d’obtenir du service auprès du duc.

– C’est ce que je désire de tout mon cœur : ainsi mon sabre ne se rouillera pas.

– Mais votre esprit à coup sûr, reprit Zagloba, car vous le maniez de moins preste façon.

Zawila s’était levé, et tous trois se disposaient à quitter la salle, lorsque entra un vieillard aux cheveux de neige.

– Monsieur le commissaire, dit-il en s’adressant à Zawila, je venais ici pour vous.

Le nouvel arrivant n’était autre que ce Barrabas, colonel cosaque du régiment de Tcherkass.

– Alors, faites-moi la grâce de me suivre à mon logis... Les têtes s’exaltent et l’on commence à voir trouble dans cette hôtellerie.

Ils sortirent. Dès qu’ils eurent dépassé le seuil, Barrabas demanda :

– N’a-t-on pas de nouvelles de Khmelnitsky ?

– Si... Il a fui vers la Sitch... Cet officier que voici l’a rencontré hier, en plein steppe.

– Il n’a donc pas suivi le cours du fleuve... J’ai envoyé mes hommes à Koudak pour se saisir de lui... En vain. Il leur a échappé.

Ce disant, Barrabas, la main sur les yeux, geignit :

– Christ, ayez pitié de nous ! Christ, ayez pitié de nous !

– Qu’avez-vous à vous désoler ?

– Savez-vous ce qu’il a réussi, par ruse, à me dérober ? Savez-vous ce qui résultera de la publication de ces documents ? Christ, ayez pitié de nous ! Que le roi se hâte de déclarer la guerre à l’Infidèle : l’étincelle est aux poudres.

– Vous annoncez la rébellion ?

– Je ne l’annonce pas, je la vois...

– Qui le suivra ?

– Qui ? Les Zaporogues, les Cosaques enregistrés, les bourgeois, la populace... tous ceux que vous voyez ici.

Et, le bras étendu, Barrabas désignait la place où se pressait une multitude oisive ou affairée... Le marché apparaissait encombré de colossaux bœufs gris, destinés aux troupes de la garnison de Korsoun et que conduisaient des bouviers, les tchabanes, dont la vie s’écoulait toute dans le steppe, hommes absolument sauvages et qui ne professaient nulle religion. C’étaient des personnages plus semblables, sous leurs touloupes de peaux brutes, à des bandits qu’à des pâtres. Tous étaient armés, mais des armes les plus disparates : arcs, fusils, sabres tatars, rapières, faux, voire matraques emmanchant quelque mâchoire de cheval ou de loup. Tout aussi sauvages, quoique plus correctement armés, circulaient les Cosaques du bas Dniepr, qui fournissaient aux camps du poisson fumé, du gibier, de la graisse de mouton. Puis c’étaient des toucheurs de bœufs, des colons forestiers, des éleveurs d’abeilles, des charroyeurs, des Cosaques enregistrés, des Tatars, et tout un ramas de vagabonds et de sycophantes accourus Dieu savait d’où. La ville entière semblait souler. L’usage était pour ces gens de passer la nuit du marché à Tcherine, et la fête commençait bien avant la nuit. Des feux brillaient sur la place ; çà et là flambait une tonne de goudron. Les bœufs beuglaient ; les flûtes tatares insinuaient dans le tapage leur

note vrillante, des tympanons bourdonnaient, et des vieillards aveugles chantaient en s'accompagnant sur le théorbe :

*Ô mon beau faucon,  
Mon frère et compagnon,  
Comme tu voles haut  
Et comme tu vois loin !*

Puis soudain retentissaient aussi les sauvages « Hou ! ha ! » des Cosaques, dansant leurs rondes, noirs de poix, ivres. Il suffit au vieux Zawila de jeter un coup d'œil autour de lui pour se convaincre que Barrabas ne s'était pas trompé : le moindre souffle déchaînerait ces éléments indomptés, enclins à la rapine, dès longtemps habitués à la guerre, et qui rempissaient toute l'Ukraine. Derrière ces multitudes, il y avait encore la Sitch, avec ses Zaporogues tout récemment muselés, soumis au joug, mais qui rongaient leur frein avec impatience : ils se souvenaient des privilèges anciens, haïssaient les commissaires royaux, et leur force restait redoutable. Cette force s'appuyait sur les sympathies latentes, mais profondes, d'une foule compacte de serfs, moins résignés qu'en toute autre partie des vastes territoires de la République, parce qu'ils touchaient à ces frontières extrêmes où l'action de l'État finissait, où commençait le brigandage. Aussi le vieux Zawila, quoique ukrainien lui-même et fervent adepte du rite orthodoxe, se plongea-t-il en une triste et profonde rêverie.

Il se rappelait les révoltes de Nalevaïko et de Loboda, et il savait qu'un Khmelnitsky valait plus de vingt Nalevaïko ou de vingt Loboda. Il comprenait quels périls pouvaient résulter de la fuite de cet homme qui, d'ailleurs, emportait ces lettres royales dont Barrabas disait qu'elles étaient, pour les Cosaques, un encouragement à l'insubordination.

– Monsieur le colonel, fit-il enfin en se tournant vers Barrabas, m'est avis que vous devriez, vous aussi, gagner la Sitch,

sans plus tarder, afin d'y annuler, d'y neutraliser au moins, l'influence de Khmel.

– Je répondrai simplement ceci : à peine la nouvelle de la fuite s'était-elle répandue que plus de la moitié de mes hommes ont rejoint Khmelnitsky dans la Sitch. Mon temps est fini. Il me faut songer à la tombe et non aux négociations ou aux batailles.

Tout en échangeant ces propos, on était arrivé au logis du commissaire. Zawila avait déjà recouvré sa sérénité d'esprit. Il fit servir à ses hôtes deux bonnes quarts d'hydromel.

– Ce sont des misères, après tout, dit-il, si, comme on le raconte, se prépare une guerre contre l'Infidèle; et, pour moi, je sais bien qu'elle aura lieu. Quoique la République désire la paix et que les Diètes aient refusé des subsides au roi, Sa Majesté parviendra à ses fins, et alors cet orage qui se forme, on pourra le faire crever sur les Turcs. En tout cas, nous avons encore du temps devant nous. Je me rendrai auprès du castellan de Cracovie, je lui signalerai ce qui se passe ici et l'engagerai à venir nous rejoindre avec son armée. Vous, colonel, efforcez-vous de maintenir vos Cosaques dans l'ordre, et vous, lieutenant, une fois à Lubnié, engagez le duc à tenir un œil ouvert sur la Sitch. Alors même qu'ils prépareraient un mauvais coup, *repeto*, nous avons du temps devant nous. La Sitch est presque déserte : ses habitants, en quête de poisson et de gibier, sont actuellement dispersés à travers l'Ukraine. Avant qu'ils se rassemblent, il coulera de l'eau dans le Dniepr. Et puis, le nom du duc les remplit d'effroi.

– Moi, reprit le lieutenant, je serai prêt à quitter Tcherine dans deux jours.

– Voilà qui est bien. Vous, colonel, dépêchez vos courriers avec un rapport à monseigneur le porte-étendard de la Couronne, ainsi qu'au prince Dominique Zaslowski. Mais que vois-je?... Vous dormez déjà !

En effet, Barrabas s'était assoupi, les deux mains croisées

sur son ventre, et commençait à ronfler. Quand le colonel n'avait rien à boire ou à manger, il ne savait que dormir.

– Regardez, messire, fit Zawila. Et c'est ce vieillard que nos politiciens de Varsovie ont chargé de maintenir les Cosaques sous le joug... Que Dieu les garde!... Ils se confiaient même à Khmel... Le grand chancelier poursuivait je ne sais quelles négociations secrètes avec lui... Ah! ils se verront cruellement désillusionnés.

Le lieutenant soupira. Barrabas lança un ronflement plus sonore, et se mit à murmurer dans son sommeil :

– Pitié, Seigneur! Pitié, Seigneur!

– Quand pensez-vous quitter Tcherine? demanda encore Zawila.

– Pas avant deux jours. Tchaplinski voudra sans doute me demander réparation de l'affront qu'il a subi.

– Il n'en fera rien. Si vous n'aviez porté les couleurs ducales, il vous eût déjà envoyé ses gens, mais chercher noise au duc est une terrible chose, même aux yeux d'un protégé de Koniecpolski.

– Je lui ferai savoir que je l'attends. Je ne redoute aucun piège: j'ai avec moi un sabre et quelques hommes fidèles.

Le lieutenant et Zawila se séparèrent. Des bûchers allumés sur la place montait comme une immense lueur d'incendie. On eût dit tout Tcherine en flammes. Les Juifs ne se risquaient pas au-dehors. Le vacarme et les cris croissaient avec la nuit. Les bouviers, massés par groupes, hurlaient les lugubres refrains du steppe... Les Zaporogues dansaient autour des foyers, jetaient leurs bonnets en l'air, déchargeaient leurs vieilles armes, buvaient l'eau-de-vie à pleines quarts. Ça et là s'élevaient des rixes qu'apaisaient les soldats du staroste. Jean dut se frayer passage avec la poignée de son sabre. À ces cris sauvages, à ce souffle formidable qui passait par la nuit, il lui semblait que la révolte éclatait. Il eut soudain l'impression de croiser des regards menaçants, d'entendre des

injures. Lui étaient-elles destinées? Il avait encore en tête les propos de Barrabas: «Dieu nous garde! Dieu nous garde!» et son cœur battit plus vite.

Cependant, par la ville, les bouviers chantaient leurs chœurs d'une voix plus rauque; les Zaporogues multipliaient les coups de feu et les rasades.

Ces détonations, ces «Hou! ha! hou! ha!» poursuivirent l'officier jusque dans sa chambre et ils l'obsédaient encore quand il s'étendit sur son étroit lit de camp.

### III

Quelques jours après, le lieutenant se dirigeait vers Lubnié. Après avoir traversé le Dniepr, il emprunta la large route qui longeait le steppe de Tcherine à Lubnié, en direction de Chorol. Une deuxième route reliait la capitale ducale à Kiew. Autrefois, avant la bataille de Solonica qui avait confirmé le génie militaire du hetman Zolkiewski, il n'y avait point de route. Pour gagner Kiew, il fallait traverser tantôt le steppe, tantôt la forêt. On allait à Tcherine par voie d'eau et on en revenait par Chorol.

En fait les rives du Dniepr étaient un désert, à peine plus peuplé que les Champs Sauvages. Souvent visitées par les Tatars, elles étaient ouvertes aux bandes de Zaporogues. Sur les rives de la Soula murmuraient des forêts immenses où l'homme ne s'aventurait pas. Le long des berges affaissées de la Soula, de la Rouda et de bien d'autres rivières, les marécages abondaient, tantôt touffus et buissonneux, tantôt découverts. Les tourbières abritaient des animaux de toutes sortes ; les ténèbres les plus profondes de la forêt cachaient des hardes d'aurochs barbichus, des ours, des sangliers, ainsi qu'une foule grise de loups, de chats sauvages, de biches et de martres. Dans les marais, sur les bords des rivières des castors s'activaient. On racontait que certains d'entre eux, au poil blanc comme neige, avaient plus de cent ans.

Au-dessus des basses vallées, là où le steppe était sec,

folâtraient des troupeaux de chevaux sauvages aux têtes bouclées et aux yeux vifs. Les rivières quant à elles pullulaient de poissons et servaient de refuge aux oiseaux aquatiques. Cette terre étrange, comme assoupie, portait enfin les traces d'une vie humaine ancienne. On rencontrait partout des vestiges séculaires de villes fortes. Lubnié et Chorol eux-mêmes avaient été construits sur ces anciennes cités. Nombre de tombes d'époques diverses étaient aujourd'hui recouvertes par la forêt. Ici, comme dans les Champs Sauvages, la nuit voyait se lever esprits et vampires. Les vieux Zaporogues se racontaient à la veillée, autour du feu, les merveilles de cette profonde forêt tout emplie de hurlements d'animaux inconnus, ni hommes ni bêtes, du tumulte effrayant des batailles ou des chasses. Au fond des eaux tintaient les cloches des villes submergées.

Mouvante par-ci, desséchée et brûlée par-là, la terre était peu accueillante et son accès difficile. Habiter là n'allait pas sans risques, et les colons installés tant bien que mal dans les parages étaient sans cesse à la merci des attaques tatares. Seuls les Zaporogues, attirés par les queues de castor, le gibier et la pêche, y tenaient périodiquement leurs quartiers. En temps de paix, la plupart d'entre eux quittaient la Sitch pour la chasse, pour «l'industrie» comme on disait. Ils parcouraient rivières et forêts, s'aventurant en des lieux dont on ignorait presque l'existence.

Les colons tentaient pourtant de s'accrocher à cette terre comme les plantes qui s'enracinent dans le sol là où elles le peuvent et qui, même arrachées, repoussent.

Comme la terre était fertile par endroits et que la liberté séduisait, des villes fortes, des bourgades, des fermes isolées avaient fini par s'implanter. Mais ce n'est qu'entre les mains des ducs Wisniowiecki que cette terre avait pu prospérer. Après son mariage, le duc Michel avait entrepris de gérer son domaine du Dniepr. Il y fit venir des colons en les affranchissant pour une durée de trente ans ; il construisit des

monastères et imposa sa loi. Les anciens colons eux-mêmes se mirent volontiers sous sa tutelle, car il les protégeait contre les Tatars et, pires encore, contre les Zaporogues. Grâce à la main de fer du jeune duc Yarema, la vie commençait enfin à s'épanouir. Son domaine commençait au-delà de Tcherine et finissait bien loin derrière Konotop et Romny. Là n'était pas toute la fortune du duc qui possédait également des biens dans la voïévodie de Sandomierz, dans celle de Kiew, en Wolhynie et en Russie, mais cette terre du Dniepr était tout particulièrement chérie par le vainqueur de Putywl.

Les Tatars avaient guetté longtemps sur les rives de l'Aigle et de la Worskla avant de se décider à pousser leurs chevaux vers le nord ; les Zaporogues n'avaient rien fait pour s'y opposer. Diverses bandes locales, engagées au service du duc, se chargeaient de faire régner l'ordre. Bref, tout ce peuple de brigands qui vivait naguère de violences et de combats était désormais sévèrement contenu et s'était installé sur les terres défrichées des confins : véritables chiens de garde destinés à décourager l'envahisseur.

S'ouvrit alors une ère de prospérité. Des anciennes pistes on fit des routes. Les esclaves tatars et les Zaporogues pris à piller l'arme à la main construisirent des digues. Là où naguère, la nuit, le vent jouait dans les joncs, et où hurtaient les loups et les noyés, tournaient désormais des moulins : plus de quatre cents roues, sans compter les machines à vent, moulaient le blé sur les rives du Dniepr. Quarante mille serfs alimentaient les caisses princières en versant la taille. Les ruches abondaient dans les forêts tandis que sur les confins naissaient de nouveaux villages. Dans le steppe, à côté des hardes sauvages, paissaient des troupeaux entiers de bétail et de chevaux. Le monotone paysage de la forêt et du steppe s'était coloré de la fumée des chaumières et des coupoles dorées des églises. Le désert était devenu un pays presque peuplé.

Le lieutenant Kretuski avançait allègrement, assuré qu'il était d'un repos mérité. En ce début du mois de janvier de l'année 1648 l'hiver, étrange, exceptionnel, ne se sentait pas. Le printemps était dans l'air. Sur la terre meuble verdissait déjà le blé d'hiver, et le soleil brillait si fort qu'à midi les peaux de mouton cuisaient le dos comme en plein été. L'escorte du lieutenant avait presque doublé : l'illustre boyard Rovane Ursu, envoyé en ambassade par l'hospodar de Valachie, s'y était joint avec son cortège. Les chars suivaient, conduits par la valetaille. Près du lieutenant chevauchait, immense et mince, messire Longinus Podbipieta avec son glaive qui lui montait à l'aisselle.

Le jeune lieutenant cédait d'autant plus volontiers au charme insidieux de la saison, qu'il rentrait, après un lointain voyage, sous le toit du prince, presque son propre toit, et que, s'étant bien acquitté de sa tâche, il pouvait prétendre à un bon accueil. En outre l'attendaient à Lubnié certains yeux noirs aussi doux que le miel.

Ces yeux appartenaient à Mlle Annette, autrement dit Anousia Krasienska, une des filles d'honneur de la duchesse, la plus belle fille de toute la cour, mais coquette fieffée. Pour un de ses sourires, les jeunes officiers du régiment se fussent tous jetés dans les flammes ; elle, pour aucun d'eux. Chez la duchesse Griseldis régnait une grande austérité ; malheur à qui eût offensé la vertu ! Ce qui n'empêchait ni messire Jean et ses pareils ni les belles demoiselles de la cour de se décocher des regards tendres, et puis de soupirer. Messire Jean adressait ses soupirs à ces yeux noirs si chers, et quand, d'aventure, il se retrouvait seul dans son logis, saisissant son luth, il chantait :

*Ô vous, délices de mes yeux !*

ou bien encore :

*Comme le Tatar en fureur,  
Vous avez enchaîné mon cœur!*

Cependant raisonnable, et d'ailleurs amoureux de son métier de soldat, il ne prenait pas trop à cœur de voir demoiselle Annette sourire, non moins gentiment qu'à lui, à messire Bychowiec du régiment valaque, et à messire Wurcel de l'artillerie, et à messire Wolodowski des dragons, et même à certain officier de housards, déjà presque blanc et qui bégayait, une balle lui ayant éraflé la langue. Pour elle, notre lieutenant s'était battu au sabre avec messire Wolodowski, mais les séjours prolongés à Lubnié, même auprès d'Annette, lui pesaient et c'est sans regret ni souvenirs qu'il partait en expédition contre les Tatars. En revanche il la retrouvait toujours avec joie. Et maintenant, revenant de Crimée après avoir rempli sa mission avec succès, il chevauchait en chantonnant.

Comme on voit, Jean ne ressemblait guère à son nouveau camarade, ce Longinus, qui, ce jour-là, juché sur son énorme jument livonienne, paraissait plus éploré que jamais. Les voitures de l'ambassade et l'escorte étaient fort loin en arrière, et Jean, fatigué du silence de son compagnon, parla ainsi :

– Sa Grâce l'ambassadeur dort comme une souche, étendu sur les tapis de son véhicule. Il m'a conté sur son pays tant de merveilles qu'il n'en peut plus. Je l'écoutais avec intérêt. Il n'y a pas à dire! Beau pays, riche climat, de l'or, du vin, des fruits, des chevaux... Je me suis rappelé, à ce propos, que monseigneur le duc, né d'une princesse moldave, pouvait, de par sa mère, prétendre au trône d'hospodar. Messieurs les Valaques, nous ne serions pas des nouveaux venus en votre pays; nous y avons déjà battu les Turcs, les Tatars, les Transylvains et les Valaques...

– En Valachie, fit observer messire Longinus, les hommes

sont, paraît-il, plus veules que partout ailleurs. L'assurance m'en a été donnée, à Tcherine, par maître Zagloba. Et si jamais j'en avais douté, j'en aurais trouvé confirmation dans un livre de messe.

– Comment ça, dans un livre de messe ?

– J'en ai un. Je peux vous le montrer tout de suite, car je ne m'en sépare jamais.

Il sortit un petit livret soigneusement relié, le baisa pieusement puis, après avoir tourné quelques pages, dit :

– Lisez, messire !

Jean Kretuski se mit à lire :

– « Nous nous mettons sous ta protection, sainte Marie Mère de Dieu... » Mais où parle-t-on des Valaques ? Qu'êtes-vous allé chercher ! C'est une antienne !

– Continuez !

– « Pour que nous soyons dignes des promesses de Jésus-Christ. Amen. »

– Bon ! Et maintenant la question...

Kretuski lut :

– « Question : Pourquoi la cavalerie valaque est-elle appelée légère ? Réponse : Car elle se sauve sans traîner. Amen. » Hum ! en effet ! Il semble qu'on trouve vraiment de tout dans ce livre.

– C'est un livre pour soldats. Alors en plus des litanies, on découvre diverses instructions militaires et tout ce qu'il faut pour distinguer les nations lâches des courageuses. En ce qui concerne les Valaques, il se trouve que ce ne sont que des poltrons et en plus de ça, de grands traîtres.

– Que ce soient des traîtres, c'est sûr. Je n'en veux pour preuve que les aventures du duc Michel et j'ai entendu dire, en effet, que c'étaient des soldats de peu de poids... Monseigneur le duc a pourtant un régiment valaque, que commande messire Bychowiec. De fiers hommes ! Il est vrai qu'à bien compter, on n'y trouverait pas vingt Valaques.

– À combien évaluez-vous les forces militaires dont dispose le duc ?

– À huit mille hommes environ... sans parler des Cosaques qui gardent les postes ; mais il paraît que monseigneur fait enrôler de nouvelles milices.

– Peut-être aurons-nous quelque campagne ?

– On répète partout qu'il se prépare contre le Turc une grande guerre où le roi commanderait en personne. Je sais d'ailleurs qu'on n'envoie plus de cadeaux aux Tatars qui, paralysés de peur, n'osent pas bouger. J'en ai entendu parler également en Crimée et c'est peut-être bien pour cette raison que l'on m'y a reçu avec tant de faste. Le bruit court que si le roi et ses hetmans partaient en expédition, notre duc devrait attaquer la Crimée pour écraser les Tatars. Une chose est sûre : ils ne confieront cette mission à personne d'autre !

Messire Longinus leva vers le ciel ses mains et ses regards.

– Donnez-la-nous, cette sainte guerre, ô Seigneur miséricordieux, pour la plus grande gloire de la chrétienté et de la patrie... et permettez à un misérable pécheur d'y accomplir son vœu... afin qu'il se voie consolé dans l'affliction, *in luctu*, ou puisse, du moins, jouir d'une mort glorieuse !

– Vous avez fait un vœu ?

– Il ne me coûte pas de dévoiler mes secrets à un aussi digne chevalier. Ce sera long ; mais, puisque aussi bien vous daignez me prêter une oreille attentive, je commence... *incipio*. Vous savez déjà d'où je tire le nom de mes armes. *Tranche-capuce* signifie *capucem eripiens*. L'origine, la voici : un de mes ancêtres vit, à la bataille de Grunwald<sup>1</sup>, trois chevaliers chevaucher sur un même rang... Ces chevaliers portaient des capuces de moines. Mon aïeul fondit sur eux et, d'un coup de l'arme

1. Grande victoire remportée par Ladislas Jagellon, roi de Pologne, sur les chevaliers Teutoniques (1410).

que voici, il trancha les trois têtes avec les trois capuces... Le roi le créa chevalier, et lui donna pour armes trois capuces sur champ de gueules.

– Vous êtes, fit Jean avec un salut, d'une fameuse lignée ! Longinus soupira, puis reprit :

– Le dernier de ma race, j'ai juré, à l'autel de Notre-Dame de Troki, de vivre dans le célibat et en état de chasteté jusqu'à ce que j'aie, à l'exemple de mon aïeul, fait tomber trois têtes ennemies d'un coup de ce même glaive. Seigneur ! vous le savez, j'ai été chaste, scrupuleusement ; j'ai toujours imposé silence aux révoltes d'un cœur qui n'est que trop tendre ; j'ai cherché la guerre partout, et partout me suis jeté au fort de la mêlée... Hélas ! le succès n'est pas mon lot sur la terre.

Le lieutenant sourit sous sa moustache.

– C'est dire que vous n'avez pas encore abattu les trois têtes d'un seul coup ?

– Je l'avoue à ma honte... Pas de chance ! Deux têtes... ça m'est arrivé... Trois !... impossible... Elles ne sont jamais sur la même ligne. Il est difficile, n'est-ce pas, d'exiger de ses ennemis qu'ils se rangent à souhait. Voilà que j'atteins ma quarante-cinquième année ; mon cœur a toujours soif de tendresse, ma race s'éteint... et les trois têtes manquent toujours. Un beau Tranche-capuce que je fais là, objet de risée pour tous, comme le dit avec raison mon ami Zagloba... Mais je prends mon mal en patience ; j'offre ma croix à Jésus.

Le Lithuanien poussa un soupir si profond que sa jument livonienne, compatissante, se mit à renâcler de façon lamentable.

– Je ne puis vous dire qu'une chose, fit Jean. Si vous ne trouvez pas une occasion propice en servant sous les drapeaux du duc Wisniowiecki, vous ne la trouverez jamais.

– C'est pourquoi je vais supplier le seigneur duc de m'enrôler sous sa bannière.

Leurs propos furent interrompus par un strident bruit d'ailes : une troupe de grues passait sur leurs têtes, et si bas qu'on eût pu les atteindre avec un bâton ; mais, au lieu de s'abattre sur la lande, elles remontèrent, d'une poussée brusque, bien haut dans les airs.

– Elles filent comme devant un péril, fit observer Jean.

Et Longinus, le bras tendu :

– Tenez ! voyez-vous cet oiseau blanc ? Il fend les airs de biais, pour leur intercepter la voie.

– C'est un faucon, s'écria le lieutenant, un faucon qui les empêche de s'abattre... L'envoyé valaque en a plusieurs. Il en aura lâché un.

Au même instant, Rovane Ursu arrivait à toute bride. Il montait un superbe genet noir d'Anatolie. Ses heiduques l'entouraient.

– Monsieur l'officier, clama-t-il, joyeux, je vous convie à la chasse.

– Ce faucon appartient-il à Votre Grâce ?

– Je m'en flatte, et il est bien dressé !

Tous trois galopèrent côte à côte ; derrière eux, le fauconnier, les yeux vers l'oiseau, le stimulait avec des cris aigus.

L'oiseau avait déjà relancé les grues très haut dans l'espace... Maintenant, il les tenait sous son vol. Leurs ailes agitées répandaient au loin comme un souffle d'orage.

Cous tendus, becs dressés en faisceau de lances, elles attendaient l'attaque.

Le faucon, cependant, tournoyait, mais d'un vol équivoque, comme s'il eût craint de tomber sur ces becs acérés. Son blanc plumage brillait au soleil, tel un autre astre sur ce ciel d'azur.

Soudain, au lieu de se précipiter sur la proie, il fendit obliquement l'espace, et disparut entre des arbres.

Jean partit au galop ; l'ambassadeur valaque, le fauconnier et Longinus suivirent.

Mais, au tournant de la route, l'officier arrêta net son cheval. Un carrosse gisait là, essieux brisés. Les chevaux dételés étaient tenus en main par deux petits palefreniers cosaques; le cocher avait sans doute été envoyé en quête de secours. Non loin, deux femmes debout. L'une, enveloppée d'une pelisse de renard, coiffée d'une toque fourrée, avait un aspect sévère et presque rude... L'autre était une toute jeune et svelte fille. Sur son épaule, le faucon, tranquillement, se lissait du bec les plumes de la gorge.

Jean arrêta sa monture. Il porta la main à son kalpak, hésitant à réclamer le faucon. Ce qui acheva de le troubler, c'est que, de dessous un capuce de loutre, deux yeux noirs se fixaient sur les siens, des yeux tels qu'il n'en avait jamais vus, veloutés, humides, comme noyés de larmes, changeants ainsi que les feux du diamant. Les yeux d'Annette Kra-sienska eussent pâli auprès d'eux, comme une veilleuse à l'éclat d'une torche. Sur ce regard si doux, de soyeux sourcils sombres cintraient leur arc délicat. Les joues avaient la fraîcheur et l'éclat des fleurs. Sous l'incarnat des lèvres entrouvertes, les dents brillaient, perfides. D'épaisses nattes noires encadraient son visage. « Serait-ce Junon ou une quelconque divinité ? » se demanda le lieutenant en admirant la svelte silhouette à la poitrine ronde, son faucon sur l'épaule. Il resta immobile, le bonnet à la main, hypnotisé par ce merveilleux tableau. Seuls brillaient ses yeux et palpitait son cœur.

Déjà il se disposait à commencer un discours par ces mots : « Si tu es une créature mortelle et non une divinité... », quand l'ambassadeur et messire Longinus le rejoignirent. Parut aussi le fauconnier. La jeune fille étendit le bras.

L'oiseau, quittant l'épaule, avança à pas cérémonieux et s'installa sur la main mignonne. Jean, devançant le fauconnier, s'approchait pour se saisir du faucon. Mais alors se produisit un singulier présage. Une de ses pattes sur la main

de la jeune fille, l'oiseau attirait à lui, de l'autre, la main de l'officier. Les deux mains se touchèrent. Jean tressaillit d'un long frisson. Quant au faucon, l'oiseleur ne put le prendre qu'après l'avoir chaperonné.

Maintenant la plus âgée des deux dames interpellait la troupe.

– Chevaliers, dit-elle, refuserez-vous assistance à des femmes en détresse? Trois milles à peine nous séparent de notre demeure. J'ai envoyé le cocher prévenir mes fils. Mais avant qu'arrive un autre équipage, il fera nuit, et ces solitudes sont peuplées de tombes.

La dame parlait d'une voix au timbre si mâle que l'officier en fut surpris. Cependant, il répondit en s'inclinant :

– N'admettez pas, de grâce, un seul instant, madame, que nous vous laissions ainsi sans secours, vous et votre fille charmante. Pour le service de S. A. Monseigneur le duc Wisniowiecki, nous nous rendons à Lubnié, et nous faisons, je le suppose du moins, même route. Je n'ai pas, il est vrai, de voitures... mais voici M. l'ambassadeur de l'hospodar de Valachie, qui, en galant chevalier, se fera un honneur de mettre les siennes à votre disposition.

Rovane Ursu se découvrit. Il savait assez la langue polonaise pour comprendre ce dont il s'agissait. Il tourna même un beau compliment à la dame, puis donna ordre à son fauconnier de faire avancer les chars.

L'officier, lui, ne cessait de contempler la jeune fille, qui, sous ce regard, baissa les yeux. La dame à la voix et aux traits masculins continuait en ces termes :

– Dieu vous récompense de vos bons offices, nobles chevaliers ! La route est longue encore jusqu'à Lubnié : vous ne dédaignerez pas de vous arrêter un peu sous mon toit. Mes fils et moi, nous vous ferons bon accueil... Nous résidons à Rozloghi. Je suis la veuve du prince Kurcewicz. Cette demoiselle que voici n'est point ma fille, mais celle d'un frère de

mon mari, qui l'a laissée, orpheline, sous notre tutelle et notre garde... Mes fils se trouvent en ce moment à Rozloghi. Quant à moi, je reviens de Tcherkass, où j'étais allée prier à l'autel de la très sainte et très pure Vierge Marie...

La princesse eût peut-être parlé plus longtemps; mais déjà avançaient les chars, qu'entouraient les gens de service de l'ambassadeur et aussi les soldats de messire Jean.

Ce dernier demandait :

– Noble dame, vous êtes bien la veuve du prince Wassil Kurcewicz?

– Pas le moins du monde! répliqua aigrement la noble dame. Je suis la veuve de Constantin, et voici la fille de Was-sil, Hélène...

– C'est que j'ai beaucoup entendu parler du prince Wassil à Lubnié, s'excusait Jean. C'était, paraît-il, un excellent soldat. Le duc défunt le tenait en fort grande estime.

– Je n'ai jamais mis les pieds à Lubnié, dit avec hauteur la princesse. J'ignore quelles furent les qualités militaires de Wassil. Quant à sa conduite, inutile de la rappeler; tout le monde l'a, d'ailleurs, appréciée comme il fallait.

À ces paroles, la jeune princesse Hélène inclina sa tête sur sa poitrine... L'officier reprit vivement :

– Madame, vous ne devriez pas vous montrer aussi sévère. Le prince Wassil, condamné par une fatale erreur judiciaire à la peine capitale, a dû, pour son salut, prendre la fuite... Plus tard, son innocence fut reconnue... On a promulgué un édit qui lui restituait son honneur et son nom. Plus l'injure et le tort ont été grands, plus grande et plus éclatante doit être la réparation.

La princesse eut pour l'officier un regard barbelé. Mais Jean avait si chevaleresque allure, et des yeux si limpides que la vieille dame n'osa le contredire... Elle se tourna vers sa nièce.

– Il ne vous convient pas, dit-elle, d'entendre pareil dis-

cours. Allez. Veillez à ce que nos bagages soient transportés sans retard du carrosse sur les chars que la civilité de ces messieurs met à notre disposition.

– Vous me permettrez de vous aider, mademoiselle, fit le lieutenant.

Ils se dirigèrent vers le carrosse. Alors les longs cils d'Hélène se relevèrent et son regard tomba sur l'officier, tel un clair et chaud rayon.

– Comment vous remercier, monsieur, commença-t-elle d'une voix qui parut à Jean plus harmonieuse que le luth, d'avoir défendu la mémoire de mon père, de vous être indigné contre l'injustice de ses proches?

– Mademoiselle, répondit le lieutenant – et il sentait que son cœur fondait comme fond la neige au souffle du printemps –, Dieu me damne si, pour de telles paroles tombées de vos lèvres, je ne suis pas prêt à verser mon sang goutte à goutte... Mais combien me paraît faible mon mérite, si je le compare au désir immense que j'ai de vous servir.

– Ce servage, hélas ! soupira Hélène, ne vous apporterait que malheur.

– Il m'apportera ce qu'il plaira à Dieu. Mais me voici prêt à accepter avec délice le malheur même, s'il doit me venir de vous.

– Comment est-il possible, beau chevalier, que me connaissant à peine, vous ayez telle envie de me servir?

– Sitôt que je vous ai vue, ma personne a cessé de compter. Le soldat libre que j'étais jusqu'alors est devenu esclave. Telle est visiblement la volonté de Dieu. Le sentiment est une flèche qui transperce soudain le cœur. Et voilà qu'aujourd'hui je sens que son fer m'a atteint, moi qui hier encore ne le soupçonnais point.

– Si vous n'y croyiez pas hier, comment puis-je y croire aujourd'hui?

– Le temps vous en convaincra. Pour l'instant, non

seulement mes paroles, mais mes prunelles peuvent témoigner de ma sincérité.

Le regard de la jeune fille se posa sur le visage du soldat, et elle n'abaissa plus ses beaux yeux. Il en but à longs traits la douceur. Ils se contemplaient ainsi dans leur mutuel enchantement, et leurs âmes volaient, comme deux colombes, l'une vers l'autre.

Mais la rude voix de la princesse Constantin vint troubler leur extase. Les voitures étaient prêtes. Les valets y avaient assujetti les bagages. Un instant après, on se mit en route. Rovane Ursu, ainsi qu'il convenait à un boyard aussi policé, avait cédé sa propre calèche à ces dames.

Le jour était à son déclin. Les eaux débordées se doraienent des splendeurs ultimes de l'astre. Jean chevauchait à l'une des portières, du côté où s'inclinait par instants le visage gracieux d'Hélène ; mais il ne s'entretenait plus avec elle. La joie gonflait son cœur, sa tête bourdonnait, comme sous l'action d'un vin fort.

La caravane avançait rapidement et seul le hennissement des chevaux interrompait le silence. Les valets se mirent à chanter une triste chanson valaque que Longinus interrompit de sa voix nasillarde en entonnant pieusement : « C'est moi qui ai donné au ciel sa lumière éternelle et qui ai couvert de brume la terre entière. » La nuit commençait à tomber, les étoiles étincelaient déjà au ciel ; des brouillards s'élevaient au-dessus des prairies humides, et leur blancheur était comme une mer sans fin.

Les voyageurs s'engagèrent dans la forêt. Le bruit de plus en plus net d'une chevauchée arrivait maintenant à eux, et bientôt cinq cavaliers entourèrent la voiture... Informés, par le cocher, de l'accident survenu à leur mère, les jeunes princes étaient accourus à sa rencontre, amenant une voiture attelée de quatre vigoureux chevaux.

– Est-ce vous, fils ? demanda la vieille princesse.

– Oui, mère, c’est nous...

– Soyez les bienvenus... Grâce à ces chevaliers rencontrés en route, nous n’avions plus besoin de secours... Mes fils, continua-t-elle... Je les recommande aux bonnes grâces de Vos Seigneuries. Siméon, Yur, André et Nicolas... Qui est le cinquième? demanda la princesse en s’efforçant de pénétrer les ténèbres... Eh! si mes yeux ne me trompent, je crois bien que c’est là Bohun... c’est lui... n’est-ce pas?

– Mes très humbles hommages à vous, princesse, et à la princesse Hélène, dit le cinquième cavalier.

Hélène se rencoigna dans la voiture.

– Bohun? continua la princesse... Tu viens du régiment, mon faucon? Et ton théorbe, l’as-tu emporté? Salut, salut! Hé! là-bas! Les enfants! J’ai déjà invité ces messieurs à venir passer la nuit à Rozloghi... À votre tour de les y convier. «Un hôte sous votre toit, c’est Dieu sous votre toit», selon le proverbe. Faites donc cet honneur insigne à notre maison, messieurs.

Les quatre frères Kurcewicz se découvrirent.

– Nous vous le demandons en grâce, insistèrent-ils.

– J’ai la promesse de M. l’ambassadeur et de messire l’officier, rappelait la veuve. Je crains seulement qu’ils ne trouvent trop chiche notre pitance, accoutumés à la délicatesse des cours...

– Nous nous contentons de notre ration de soldat, dit Kretuski.

Et Rovane Ursu ajouta :

– Je me suis assis à la table des nobles en ce pays, et sais qu’elle ne le cède en rien à celle des cours.

La caravane s’était remise en mouvement. La vieille dame n’en poursuivait pas moins :

– Les bons temps ne sont plus... Il y a bien encore, en Lithuanie, des Kurcewicz avec milices à leur solde et grand train de vie, mais ils renient leurs parents moins riches, ce

dont Dieu ne manquera pas de les punir. Chez nous, messieurs, vous trouverez la misère cosaque... Mais nous vous offrons de bon cœur ce que nous possédons. Moi et mes cinq fils, il nous faut peiner sur un seul domaine... et nous avons encore cette demoiselle sur les bras.

Ces paroles surprirent Jean. Il avait maintes fois entendu dire, à Lubnié, que Rozloghi, la part du prince Wassil, père d'Hélène, représentait une très honnête fortune... Cependant il ne lui parut pas séant de s'informer de quelle manière cet héritage avait pu tomber aux mains de Constantin Kurcewicz ou de sa veuve.

– Mes compliments, madame, fit Rovane Ursu... Cinq fils... et tous des lions.

– Oui, dit-elle... j'ai eu cinq fils... et de vrais lions, en effet... mais l'aîné, mon Wassil, a eu les yeux brûlés au fer rouge par les païens, lors de sa captivité... à Akerman. Le malheureux enfant en a l'esprit détraqué... Quand ses frères tentent quelque nouvelle expédition, je garde le logis, avec mon pauvre aveugle et cette demoiselle que voilà, au sujet de qui j'ai plus de tourment que de consolation.

Ce ton hostile n'échappa point au lieutenant. La colère lui gonfla la poitrine ; il allait proférer quelque juron, quand ses lèvres se glacèrent : à la clarté lunaire, il avait vu le doux visage d'Hélène baigné de larmes.

– Oh ! qu'avez-vous ? pourquoi pleurez-vous ? murmura-t-il.

Elle gardait le silence.

Il poursuivit, se penchant vers elle, tandis que la matrone causait avec Rovane Ursu :

– De grâce !... rien qu'un mot... Vous voir pleurer m'est une souffrance indicible... Dieu sait que je donnerais mon sang pour vous consoler...

Soudain, il sentit qu'un des cavaliers le serrait de si près que les flancs de leurs montures étaient en contact. La conversation

avec Hélène était interrompue... Il se retourna brusquement vers l'audacieux, que la lune éclairait à plein. Il vit luire deux yeux insolents qui semblaient le railler et le provoquer.

– Par tous les saints ! Qu'est-ce donc là ? grommela-t-il... Un loup-garou ou quelque bête de cette sorte ?... – et, plongeant à son tour son regard au fond de ces prunelles dures : Hé ! là, qu'avez-vous à pousser ainsi votre cheval contre le mien et à me dévisager ?

Le cavalier ne répondit pas ; son regard restait d'une insistance provocatrice.

– Si vous n'y voyez pas assez, je pourrais bien vous fournir du feu... et si la voie vous paraît trop étroite... décampez dans le steppe ! cria Kretuski.

– Mais toi, mon petit Lakh, toi, tu ferais bien de te décrocher de la voiture, puisque le steppe te paraît si large.

Le lieutenant n'aimait pas à perdre son temps en paroles. D'un formidable coup de pied dans les flancs, il rejeta le cheval adversaire sur l'autre bord du chemin.

Son cavalier cependant arrêta sur place la bête titubante. Sans doute allait-il se précipiter sur l'officier, lorsque, de la voiture, se fit entendre la voix impérieuse de la vieille princesse :

– Bohun ! Qu'as-tu donc ?

Ces paroles eurent un effet immédiat. Bohun fit volter son cheval, et le lança de l'autre côté de la voiture, pour s'incliner à la portière où se tenait la matrone.

– Qu'as-tu donc ? répétait-elle... Tu n'es ici ni à Pereïaslaw ni en Crimée ; mais chez moi, à Rozloghi. Ne l'oublie pas... Et maintenant, pique des deux... et prends la tête du cortège... Voici que nous approchons du ravin, et il y fait noir comme dans un puits...

Kretuski avait repris son sang-froid et réfléchissait... Le Cosaque cherchait évidemment une querelle ; pourquoi ?

Il lui vint à l'esprit que la princesse Hélène devait être en

jeu. Cette supposition se trouva confirmée lorsqu'il discerna dans l'ombre le visage de la jeune fille, spectral.

Bohun, docile à l'ordre, s'éloignait au galop. Le suivant du regard, la vieille princesse disait, comme se parlant à elle-même :

– Une tête folle... un diable cosaque...

– On voit bien qu'il n'a pas la tête d'aplomb, reprit l'officier. Est-ce un Cosaque attaché au service de messieurs vos fils ?

Elle eut un haut-le-corps.

– Que dites-vous là, seigneur !... Bohun est lieutenant-colonel. C'est un guerrier fameux... le compagnon, l'ami de mes fils... je dirais même mon sixième fils... Je ne m'explique pas que vous sembliez ignorer son nom...

À vrai dire, ce nom était bien connu de Jean... Parmi ceux des atamans et des colonels, nul n'était aussi souvent prononcé le long des deux rives du Dniepr. Les rhapsodes aveugles chantaient ses exploits, aux jours de foire, dans les tavernes. Qui était-il ? d'où venait-il ? Son berceau était le steppe. En temps de paix, il chassait et pêchait avec ses compagnons ; il errait à travers les méandres du fleuve, s'enfonçait dans les marécages, puis passait des mois entiers au milieu des forêts. Ses classes avaient été des chevauchées à travers les Champs Sauvages, des rapt de troupeaux tatars, des expéditions poussées jusqu'à Akerman, des courses en mer sur les barques cosaques. Adoré de tous ses camarades du Nij<sup>1</sup> et de la Sitch, il n'avait pas tardé à les dominer. Par son courage, il les surpassait tous. Toujours prêt à galoper, fût-ce avec cent lances, jusqu'à Baktchi-Seraï, il incendiait villes et fermes, en passait les habitants au fil de l'épée, et les chefs tatars étaient une pâte sous les sabots de son cheval. En mer, il montait à l'abordage des vaisseaux turcs, bientôt en

1. Le cours inférieur du Dniepr.

flammes. D'autres, moins heureux, moins audacieux peut-être, ornaient les pails sur les places de Stamboul, pourrissaient au fond des cachots du padichah<sup>1</sup> ou ramaient sur ses galères ; lui, de ses folles équipées, sortait sauf.

Il avait, disait-on, amassé d'immenses trésors, qu'il tenait cachés sous les récifs du fleuve. On l'avait vu fouler à ses pieds des étoffes tissées d'or, tendre les plus somptueux tapis sous le pas de ses chevaux, ou bien, vêtu de brocatelle et de drap d'or, se rouler dans la poix, pour montrer son austérité cosaque. Souvent, à Tcherine, à Tcherkass, à Pereïaslaw, il s'enivrait éperdument avec ses Zaporogues ; souvent aussi vivait-il monacalement sobre, méditatif, dans le grand silence du steppe. Puis il s'entourait de rhapsodes, dont il écoutait sans se lasser le jeu et les chants, et qu'il renvoyait enfin chargés d'or. Il savait être gentilhomme avec les gentilshommes, et brigand avec les brigands. D'aucuns le tenaient pour un insensé : c'est que son âme sans frein allait au gré de sa passion. Que voulait-il, quel but se proposait-il, qui servait-il ? Lui-même l'ignorait. Il servait le steppe, il obéissait au vent, à la guerre, à l'amour, à sa fantaisie.

Cette fantaisie seule le distinguait de tous les autres pillards dont l'unique but était de piller, que ce soit les Tatars ou les leurs. Bohun lui aussi s'emparait du butin, mais aux trophées il préférait la guerre. Amoureux du danger, il payait de l'or pour des chansons, recherchait la gloire et ne se souciait point du reste. De tous, c'est lui qui personnifiait le mieux le Cosaque-chevalier, lui dont les chansons avaient fait un héros que l'Ukraine tout entière connaissait par son nom. Il venait d'être nommé lieutenant-colonel, mais remplissait de fait les fonctions de colonel, trop épuisantes pour le vieux Loboda.

1. C'est sous ce nom persan que, du Caucase à l'Ukraine, les Cosaques désignaient le sultan turc de Constantinople.

Messire Jean savait donc bien qui était ce Bohun. S'il feignait de le prendre pour un des Cosaques de la princesse, c'était par une affectation de dédain. De prime abord, il avait deviné en lui un adversaire. Il se disait que l'occasion d'un conflit ne tarderait pas à renaître... Et même, à cette heure, il eût volontiers éperonné son cheval pour rejoindre Bohun d'un élan furieux. Mais Hélène était là : le prestige de son cher visage le pacifia. D'ailleurs, on venait de remonter le ravin : devant la petite troupe, brillaient les lumières de Rozloghi.

#### IV

Les Kurcewicz descendaient de Koryat, et, par Koryat, de Rurik. Des deux branches principales, l'une s'était fixée en Lithuanie, l'autre en Wolhynie. Le prince Wassil, l'un des nombreux descendants de la lignée wolhynienne, s'était établi sur le bas Dniepr. Pauvre et peu soucieux de faire appel à la bénévolence de ses riches parents, il avait offert ses services au duc Michel Wisniowiecki, père du fameux Yarema.

En reconnaissance de ses mérites et de ses exploits, le duc lui avait conféré la terre de Rozloghi. Wassil avait embrassé la foi catholique et épousé une fille de bonne maison valaque, les Rahozi. Un an après, naissait Hélène. Sa mère la laissa orpheline au berceau. Quant au père, il s'adonna tout entier à l'exploitation de ses biens et à l'éducation de cette unique enfant. Sa fermeté de caractère égalait sa générosité. Grâce à un dur labeur, sa situation de fortune était devenue excellente : il se souvint alors de son frère Constantin, qui, honni par sa riche famille, misérait sur de maigres fermages. Il l'accueillit à Rozloghi, lui, sa femme et ses cinq enfants. Les deux frères vécurent en bonne intelligence jusqu'en 1634, année où Wassil suivit le roi Ladislas sous les murs de Smolensk... C'est là que se produisit cette méprise qui devait causer sa perte. On saisit une lettre adressée au général moscovite Sehine, signée du nom du prince et scellée de ses armes. Cette trahison d'un soldat à la renommée sans tache stupéfia l'armée. En vain

Wassil jura-t-il que cette lettre n'avait été ni écrite ni signée par lui... Le sceau de ses armes dissipait tous les doutes... On ne voulut rien entendre. Condamné à la peine capitale pour crime de haute trahison, il dut son salut à la fuite.

Il arriva de nuit à Rozloghi, et fit jurer à son frère Constantin de veiller ainsi qu'un père sur la petite Hélène. Il partit... On prétendait que, de la frontière, il avait écrit au duc Wisniowiecki, le suppliant de ne pas priver sa fille du pain de chaque jour, et de la laisser vivre tranquille sur ses terres sous la tutelle de Constantin. Puis on perdit sa trace. Des bruits incertains couraient : il s'était tué pour ne pas survivre à son déshonneur... il avait pris du service chez les Impériaux et était tombé en brave... Au vrai, personne ne savait rien. Il avait dû mourir – puisqu'il ne s'informait plus du sort de son enfant. On ne se souvint de lui que le jour où un certain Kupcewicz, originaire de Witebsk, confessa, à son lit de mort, avoir écrit la lettre adressée à Sehine et l'avoir timbrée frauduleusement du sceau de Wassil. À cet aveu, la consternation fut unanime. L'arrêt fut cassé. Mais, pour le prince Wassil, la réhabilitation venait trop tard... Quant au domaine, le duc Wisniowiecki n'avait jamais songé à le reprendre, sûr qu'il était de l'innocence de son ancien client. Hélène grandissait donc à Rozloghi sous la tendre tutelle de son oncle. Ce ne fut qu'à la mort de Constantin que commencèrent pour elle les jours d'épreuve. Dès qu'il eut fermé les yeux, sa veuve prit le gouvernement de Rozloghi. Les serviteurs et les fermiers tremblaient devant elle ; ses voisins la craignaient, car elle cherchait querelle à tous. Elle envahissait les gentilhommières à main armée. On la voyait alors, sous l'accoutrement masculin, chevaucher au premier rang, conduisant et excitant son monde. Les débris d'une horde tatare que venait de défaire le duc Yarema s'aventurèrent un jour à Rozloghi : la princesse les tailla en pièces. C'est qu'elle considérait ce domaine comme son bien et celui de ses fils. Ceux-ci, elle les aimait

d'un amour de louve pour ses louveteaux. Fruste elle-même, elle s'était peu souciée de leur donner la moindre éducation. Tout au plus, un moine du rite grec, amené par elle de Kiew, leur avait-il enseigné à lire et à écrire. Pourtant, à quelques lieues, la cour de Lubnié attirait la jeunesse noble de tous les palatinats du sud. Là, les princes Kurcewicz eussent pu acquérir un peu de vernis, se rompre aux affaires publiques dans la chancellerie ducale, apprendre l'art militaire. La princesse, il est vrai, avait ses motifs pour ne pas se montrer à Lubnié. De loin en loin, le duc, en souvenir des services que lui avait rendus le père d'Hélène, se faisait rendre compte de la tutelle. La princesse préférait de beaucoup que l'on semblât oublier à Lubnié qu'il y avait encore des Kurcewicz en ce monde. Et les jeunes princes grandissaient sauvages, moins gentilshommes que Cosaques.

Encore adolescents, ils prenaient part aux expéditions contre les bandes tatares. Ils tiraient à l'arc durant des jours entiers ou s'escrimaient au sabre. Leur exploitation agricole, ils en laissaient le soin à la vieille princesse, jalouse de son autorité. Leur esprit et leur cœur ressemblaient au steppe inculte. Ils avaient poussé comme des chênes ; et, se sentant si rudes d'écorce, ils évitaient la société des nobles et se complaisaient avec les chefs cosaques. Les barbares de la Sitch les traitaient de pairs à compagnons. Lutter contre les Tatars et les Turcs était l'unique intérêt de leur existence. Ils revenaient de leurs expéditions chargés de butin. L'un d'eux, Wassil, était tombé aux mains des Infidèles. Ses frères, avec l'assistance de Bohun et de ses Zaporogues, le délivrèrent, aveugle. Depuis, il n'avait plus quitté le foyer. Naguère le plus sauvage, il confisait maintenant en dévotion. Les autres continuaient leur métier de rapines : on les avait surnommés les « Princes-Cosaques ».

Un regard jeté sur leur demeure suffisait pour indiquer de quelles gens elle était habitée. Lorsque l'ambassadeur valaque

et messire Kretuski eurent franchi le portail, ils virent se dresser devant eux non pas la maison plus ou moins imposante d'un gentilhomme, mais une sorte de repaire construit d'énormes madriers de chêne et percé d'étroites lucarnes, presque des meurtrières. Les quartiers réservés aux Cosaques et aux valets, les écuries, les greniers à grain, les magasins, contigus au corps de logis principal, formaient avec lui un ensemble chaotique. Dans la cour, à proximité de la maison, s'élevaient les hautes grues de deux puits. Sur une estrade se tenait un ours apprivoisé. Un large fossé et une palissade ceignaient la cour. Certes, les gentilhommières de ces confins du steppe assumaient toutes un aspect menaçant ; mais, entre toutes, la demeure des princes Kurcewicz semblait une aire de brigands.

Des valets, torche au poing, sortirent au-devant de leurs maîtres. Les molosses à l'attache tiraient sur leurs chaînes grinçantes. Des hennissements arrivaient des écuries... Les jeunes princes et leur mère multipliaient les appels, sacraient, pestaient. Ce fut au milieu de ce vacarme que les visiteurs franchirent le seuil. Mais une fois entrés, Rovane Ursu qui, à la vue de cet antre misérable et farouche, s'était repenti d'avoir consenti à y passer la nuit, demeura stupéfait : rien, au-dedans, ne répondait aux lamentables apparences de l'abord. On pénétra dans une vaste antichambre éclairée par le flamboiement de deux âtres, et dont les parois disparaissaient sous les cuirasses, les cottes de mailles, les armes, les fourrures. Sur une barre sommeillaient des éperviers, des faucons et deux énormes vautours, pris dans les steppes d'Asie et dressés à chasser le loup.

De cette antichambre, les hôtes passèrent dans la salle d'honneur, qui la surpassait encore en magnificence.

Ici, les murs étaient tendus d'étoffes tissées de soie et d'or ; des tapis d'Orient couvraient le plancher. Au centre, une table grossière supportait des vases d'or, des coupes en verre

de Venise ; le long des murs se rangeaient des bahuts, écrins gigantesques, et sur des étagères s'amoncelaient des coffrets ciselés, des flambeaux précieux, des horloges ravies jadis par les Turcs aux Vénitiens et que les Cosaques avaient reprises aux Turcs. Sur des commodes en bois de rose ou d'ébène, incrustées de bronze et de nacre, étaient posées d'épaisses planches à peine équarries ; des sièges en bois grossier se heurtaient aux divans soyeux, et les coussins de damas et de satin recelaient de la paille de pois en guise de duvet... Messire Kretuski, habitué aux mœurs du steppe, ne témoignait pas trop de surprise ; mais le boyard valaque s'étonnait : Eh quoi ! au milieu d'un entassement prodigieux de richesses, les quatre frères chaussés de hautes bottes imbibées de suif, vêtus de touloupes de peau, comme leurs valets ! Silencieux, messire Longinus rêvassait.

Cependant, les jeunes princes accueillaient leurs hôtes cordialement. Peu au fait des manières du beau monde, ils se montraient si gauches que Jean ne pouvait réprimer un sourire.

Le cadet, Siméon, disait :

– Salut, messeigneurs ! notre demeure est vôtre. Vous êtes ici chez vous... Nous vous saluons humblement, de nos seuils rustiques...

Et, bien que son ton n'exprimât point du tout cette humilité, bien qu'il eût conscience que, par son origine, il ne le cédait en rien à ses hôtes, ses saluts du moins avaient la servilité cosaque. Il se courbait très bas, les deux mains jointes sur sa poitrine, et, en même temps que lui, dans la même attitude soumise, se courbaient indéfiniment ses frères, estimant que les devoirs de l'hospitalité exigeaient cette marque de déférence.

– Salut, messeigneurs, salut ! répétaient-ils.

Cependant, la princesse tirait Bohun par la manche, l'emmenait dans la pièce voisine.

– Écoute, mon faucon, dit-elle, de sa voix rugueuse... Je n'ai pas le temps de causer des heures avec toi. Tu as pris pour cible ce jeune gentilhomme : tu cherches une querelle.

– Petite mère, répliqua le Cosaque, baisant la main de la vieille... la terre est vaste... À lui sa route, à moi la mienne ! Je ne le connais ni ne le veux connaître ; mais il ne faut pas qu'il rôde autour de la jeune princesse, car, sur mon salut ! je lui mettrais mon sabre au corps.

– Où as-tu l'esprit ? Où est ta tête, beau Cosaque ? Veux-tu nous perdre tous, nous et toi ? Pense ! C'est un soldat du duc Wisniowiecki, un officier... Un homme considérable, puisque le duc l'a envoyé en mission auprès du khan... Sais-tu ce qu'il adviendrait s'il lui tombait un cheveu ici ?... Le duc ouvrirait l'œil sur Rozloghi ; il nous chasserait aux quatre vents ; il prendrait Hélène et la garderait à Lubnié. Et alors ? T'attaquerais-tu au duc ? Essaie... si le pal te tente, Cosaque de malheur ! Le gentilhomme tourne autour de la fille !... Eh bien, après ? Il repartira comme il est venu. Domine-toi ! Sinon, décampe : car, vrai, tu nous porterais malheur !

Bohun mordait sa moustache, haletait, mais il comprit que la princesse avait raison.

– Ils déguerpissent demain, la mère, n'est-ce pas ? Je me tiendrai donc. Mais que la belle aux yeux noirs ne paraisse pas devant ces étrangers.

– Quoi encore ! Pour qu'ils supposent que je l'emprisonne, hein ? Hélène se montrera : telle est ma volonté... Commande moins chez moi. Tu n'y es pas encore le maître.

– Ne vous fâchez pas, princesse. Je serai doux comme figue, puisqu'il le faut. Qu'il en soit selon votre désir !

– Bien parlé, mon faucon ! Prends ton théorbe, chante, joue. Ça te soulagera l'âme. Et d'abord, allons les retrouver.

Ils reparurent dans la salle... Les princes, ne sachant comment amuser leurs hôtes, continuaient à les saluer jusqu'à terre et à les inviter à prendre leurs aises. Messire Kretuski

accueillit Bohun d'un regard fier, mais il n'y avait plus d'arrogance dans les yeux du chef cosaque. Au contraire, son visage rayonnait d'une gaieté admirablement feinte. Dehors, parmi les ténèbres, Kretuski n'avait pu distinguer nettement ses traits. Bohun était un jeune gaillard d'une sveltesse de peuplier. Sur la matité de son teint, la joie s'atténuait d'une ombre de mélancolie, tel un soleil sous des nuages. Des cheveux noirs et bouclés prenaient son large front comme une serre d'aigle. Le nez aux mobiles narines dominait de sa courbe rostrale des lèvres fraîches; la moustache aux longues pointes dépassait un menton volontaire; les dents luisaient au travers du sourire.

C'était bien là le type de la beauté ukrainienne... hardie; pleine de fantaisie et d'ardeur. Ses riches vêtements contrastaient avec les huppelandes grossières des princes. Un justaucorps lamé d'argent recouvrait le pourpoint de soie rouge que portaient tous les Cosaques de Pereïaslaw. Ses hanches se dessinaient bien prises sous les plis d'une ceinture d'où pendait un sabre magnifique. Pourtant ce sabre et l'éclat de ce costume pâlissaient aux fulgurations que jetait son poignard turc au manche imbriqué de joyaux. Sous ces atours somptueux, avec la grâce et la nonchalance de ses allures, des manières aisées et hautaines à la fois, on l'eût pris pour un fils de magnat...

Il s'approcha d'abord de messire Longinus, écouta sans sourciller l'histoire du cimenterre, celle des trois têtes abattues ou à abattre, puis se tourna vers Kretuski.

– Vous venez de Crimée, messire? demanda-t-il.

– De Crimée, confirma sèchement l'officier.

– J'y fus en mon temps, et, si je n'ai pas poussé de pointe jusqu'à Baktchi-Seraï, du moins j'espère m'y voir bientôt, pour peu que se vérifient les rumeurs qui circulent.

– Quelles rumeurs?

– On prétend que le roi, notre très gracieux souverain,

va déclarer la guerre à l'Osmanli, que le duc Wisniowiecki, palatin d'Ukraine, mettra la Crimée à feu et à sang... Ces bruits font tressaillir de joie le Nij et l'Ukraine entière. Un chef aussi glorieux nous mènera bien jusque dans le palais du khan, sinon ce serait à renoncer à y pénétrer jamais.

– On ira! On ira! s'écrièrent les frères Kurcewicz.

Le lieutenant fut gagné par le respect avec lequel le chef cosaque parlait de Wisniowiecki. Il répondit d'un ton déjà plus conciliant :

– Vous ne trouvez donc pas que vous avez accompli assez de prouesses avec vos Zaporogues ?

– Petite guerre, petite gloire... et grande guerre, grande gloire. C'est bien à la bataille de Chocim, non à la chasse, qu'un Konaszewicz l'a conquise.

Au même instant, la porte s'ouvrit, et l'aîné des frères, Wassil, pénétra lentement dans la salle, conduit par Hélène.

C'était un homme d'âge mûr, dont le visage ascétique et triste ressemblait à celui des saints tels qu'on les voit sur les tableaux byzantins. Ses longs cheveux prématurément blancs retombaient sur ses épaules. Deux trous sanguinolents se creusaient à la place des yeux. Il tenait une croix de cuivre qu'il haussa pour bénir la pièce et les hôtes.

– Au nom du Père, au nom du Fils et de sa sainte Mère Très Pure... Si vous êtes les envoyés de Dieu, les annonciateurs de la bonne nouvelle, soyez les bienvenus dans cette demeure chrétienne! Ainsi soit-il!

– Pardonnez-lui, messeigneurs, s'excusait la princesse : il a la tête faible.

Wassil ne cessait de bénir.

– Ainsi qu'il est dit dans les épîtres des Apôtres, poursuivait-il, « ceux qui versent leur sang pour la foi seront sauvés ; mais damnés, ceux qui périront pour la défense de leurs biens temporels ». Prions, mes frères ! Voici que le feu du ciel menace nos têtes ; car nous avons fait la guerre en vue du

butin! Mon Dieu, ayez pitié de nous, misérables pécheurs... Et vous, étrangers, qui venez des pays du loin, quelles nouvelles nous apportez-vous? Êtes-vous des Apôtres?

– Qui donc aurait pu nous investir d’une si haute mission? répliqua le lieutenant. Nous sommes des soldats, rien de plus, mais prêts à mourir pour notre foi.

– Ainsi vous obtiendrez votre salut. Quant à nous, l’heure de la délivrance n’a pas encore sonné. Mes frères!... le feu... le feu brûle au-dessus de nos têtes!

Ces derniers mots s’échappèrent de ses lèvres en un gémissement lamentable. Ses traits exprimaient un désespoir immense. Les hôtes demeuraient interdits. Cependant, Hélène fit s’asseoir l’aveugle, puis sortit; elle revint quelques instants après, tenant un luth.

Bientôt des sons mélodieux emplirent la pièce... La jeune princesse chantait, en s’accompagnant :

*Et le jour et la nuit, Seigneur, je vous implore,  
Pitié de mes maux, oh! Vous, Dieu que j’adore,  
Étendez Votre grâce au-dessus du pécheur  
Fortifiez son cœur!*

L’aveugle, la tête en arrière, écoutait cette musique. Elle semblait agir sur lui, lénifiante. La souffrance et la terreur disparaissaient de son visage. Bientôt, il tomba dans un état de demi-sommeil.

– Ce chant le calmera tout à fait, disait la mère à voix basse. Voyez-vous, messeigneurs, sa folie est bien douce : elle consiste à attendre la venue des Apôtres. À quiconque franchit notre seuil, le pauvre enfant demande aussitôt : « Es-tu l’Apôtre qui doit venir? »

Hélène continuait à chanter.

*Montre-moi le chemin, ô Seigneur des Seigneurs,  
À moi qui suis pèlerin dans les détours du désert,  
À moi qui suis arche perdue  
Dans les vagues d'une mer immense.*

Sa voix harmonieuse s'élevait par degrés... Et, le luth à la main, les yeux inspirés, elle était si divinement belle que Jean la contemplait comme en extase, oublieux du monde et des hommes.

Ces paroles impératives le tirèrent enfin de son ravissement :

– Assez ! disait la vieille princesse. Il dort et ne se réveillera pas de sitôt... – puis, se tournant vers ses hôtes : Messeigneurs, faites-nous la grâce de partager avec nous le repas du soir.

– Nous vous prions humblement d'accepter le sel et le pain, ajoutèrent les jeunes princes.

Alors Rovane Ursu, en boyard fait aux belles manières, offrit son bras à la matrone. Aussitôt Jean s'approcha d'Hélène. Son cœur se fondit quand il sentit la main de la jeune fille s'appuyer sur son bras...

– Les anges du ciel, dit-il, n'ont pas une voix plus suave. Elle répondit :

– C'est pécher, messire, que de comparer mon chant à celui des anges.

– Si c'est là pécher, je l'ignore. Ce dont je suis certain, c'est que je me laisserais volontiers brûler les yeux pour vous entendre jusqu'à la mort. Mais que dis-je ? Aveugle, je ne pourrais vous voir et souffrirais un supplice trop dur.

– Vous partirez demain et m'oublierez.

– Non, par Dieu ! mon cœur est à vous et n'aura jamais d'autre amour.

À ces mots, une rougeur écarlate envahit le visage de la princesse. Sa poitrine se souleva précipitamment. Elle voulut

répondre, mais ses lèvres tremblaient. Alors Jean poursuivit, incliné vers elle :

– C’est vous plutôt qui m’oubliez auprès de ce hardi chef cosaque, et je gage que sa balalaïka accompagnera vos chants.

– Jamais ! jamais ! murmura Hélène... Et vous, gardez-vous de lui : il est redoutable.

– Que m’importe un Cosaque de plus ou de moins sur la terre ! Et, si la Sitch entière devait se lever à sa voix, moi, pour vous défendre, pour votre amour, je tiendrais tête à tous. Car vous êtes un joyau sans prix ; vous êtes le monde entier... Mais vous, oh ! dites-le, de grâce ! pourrez-vous m’aimer ?

Un « Oui », prononcé si bas qu’il eut peine à l’entendre, parut à l’officier une musique séraphique. Son cœur se mit à battre si fort qu’il crut en abriter au moins une dizaine dans sa poitrine. Il eut l’impression de voir autour de lui toutes choses rayonner comme le soleil et se sentit des ailes, une force jamais rencontrée.

Durant le repas, le regard de Bohun se fixait parfois sur l’officier. Mais Kretuski, sûr maintenant d’Hélène, ne s’inquiétait plus de son rival... « Qu’il ne vienne pas me déranger, sinon gare ! Je saurai l’anéantir », songeait-il.

Puis rapidement ses pensées s’envolèrent. Voilà qu’il sentait Hélène si près de lui qu’il pouvait lui toucher le bras. Il voyait ses joues en feu, sa poitrine qui se soulevait et ses yeux tantôt baissés avec modestie, tantôt scintillants comme deux étoiles.

Maltraitée par sa tante Kurcewicz, seule au monde, vivant dans la tristesse et la crainte, Hélène restait au fond d’elle-même une ardente Ukrainienne. Sous les rayons de l’amour, l’orpheline éclosait à une vie nouvelle. Le bonheur éclairait ses traits ; et ses fiers élans, en lutte avec la pudeur et la modestie, coloraient ses joues d’un éclat floral. Jean se laissait aller

à une joie délirante. Il buvait ; mais, déjà ivre d'amour, le vin n'avait plus de prise sur lui... Jean était tout à Hélène. Il ne voyait pas Bohun s'assombrir ; il n'entendait pas messire Longinus raconter les prouesses de son aïeul, ni les frères Kurcewicz leurs expéditions, leurs courses à la recherche du « bien » des Infidèles. Tous ils vidaient coupes sur coupes, à l'exception de Bohun. La vieille princesse donnait l'exemple, elle porta tour à tour la santé de ses hôtes, celle de Sa Grâce Monseigneur le duc, celle de S. A. l'hospodar Lopulo... Puis elle parla de son fils aveugle, des anciens exploits de Wassil, de cette malheureuse expédition et de sa folie dont Siméon, l'aîné, donna l'explication suivante :

– Considérez, messires, si la plus petite des brindilles est une gêne pour l'œil, comment voudriez-vous que de la poix qui pénètre dans le cerveau laisse la raison intacte ?

– C'est un *instrumentum* fort délicat, fit remarquer messire Longinus.

Cependant la vieille avait remarqué l'humeur sombre du chef cosaque.

– Qu'as-tu, mon faucon ? demanda-t-elle.

– Mon âme souffre, la mère, elle souffre... mais pas une plainte ne trahira ma peine.

Le repas allait finir : cependant on remplissait encore de vin et d'hydromel les hanaps. De jeunes pages cosaques furent appelés, qui devaient égayer les hôtes par leurs danses. Les balalaïkas, les tambourins résonnèrent. Leurs yeux gros de sommeil, les adolescents se mouvaient avec une langueur non sans grâce. Ils s'animèrent peu à peu. Bientôt les jeunes princes se mêlèrent à leur ronde ; même la matrone chantonait, battait la mesure, se balançait d'un pied sur l'autre ; alors messire Jean entraîna Hélène. L'ayant entourée de ses bras, il eut l'impression de tenir un morceau de ciel serré contre lui. Dans le tournoiement de la danse, les longues tresses brunes d'Hélène frôlaient le cou de l'officier, comme

si la jeune fille eût ainsi voulu pour toujours le lier à elle. Fou de joie, ivre d'ardeur, il se pencha vers elle et mit un baiser sur ses lèvres.

Quelques heures après, fort tard dans la nuit, seul avec Longinus dans la chambre où on leur avait dressé leurs lits, Jean, au lieu de dormir, rêvait tout éveillé.

– Celui avec lequel vous ferez route demain vers Lubnié, dit-il à son compagnon, ne sera plus l'homme que vous avez connu la veille.

Messire Podbipieta, qui venait justement d'achever ses prières, demanda :

– Comment cela ? Resteriez-vous ici, par hasard ?

– Je n'y resterai pas en personne, mais j'y laisserai mon cœur, n'emportant avec moi que le doux souvenir.

– Vous vous êtes si fort énamouré de la jeune personne ?

– Oui ! Aussi vrai que vous me voyez ici, je n'ai le cœur qu'à soupirer. Le sommeil me fuit au profit de ce seul désir. Et si je vous raconte tout cela, c'est que votre cœur tendre et affamé de sentiments est capable de comprendre mon tourment.

Par sympathie, messire Longinus soupira de concert, puis lui demanda avec tristesse :

– Vous aussi peut-être avez fait vœu de chasteté ?

– Voilà une question fort peu raisonnable, car si tout le monde faisait pareil vœu, il y a beau temps que le *genus humanus* aurait disparu.

L'entrée du serviteur attaché à leur personne interrompit ces propos.

C'était un Tatar, aux yeux noirs et aigus, au visage ridé comme une vieille pomme. Du seuil, il jeta un regard de connivence à Kretuski.

– Vos Seigneuries désirent-elles quelque chose ? demanda-t-il. Rien ne dispose mieux au sommeil qu'un bon verre d'hydromel bu sur l'oreiller.

– Non, merci!

Le Tatar s'approcha du lieutenant.

– J'ai pour Votre Seigneurie un mot de la jeune princesse, souffla-t-il entre ses dents.

– Tu peux parler sans crainte devant ce chevalier, car je viens de lui confier mon secret.

Le vieillard tira un ruban du revers de sa manche.

– La demoiselle envoie cette écharpe à Votre Grâce, qu'elle aime de toute son âme.

Jean saisit l'écharpe. Il la portait à ses lèvres avec ravissement; il la serrait contre son cœur... Enfin, revenu de son premier transport, il se tourna vers le Tatar.

– Répète encore. Elle me fait dire...?

– Qu'elle aime Votre Grâce de toute son âme.

– Tiens! voici un écu... Ainsi... c'est bien vrai, elle a dit qu'elle m'aimait?

– C'est la vérité pure.

– Tiens, un autre écu. Oh! que Dieu lui accorde toutes Ses bénédictions! Écoute... tu vas lui dire... ou bien, non... attends... je lui écrirai... Apporte-moi de l'encre, une plume, du papier.

– Quoi? demanda le Tatar surpris.

– De l'encre, une plume...

– C'est que nous n'avons pas de ces choses au logis. Du temps du prince Wassil, oui, encore... et aussi lorsque le moine enseignait l'écriture aux jeunes princes, mais depuis...

Kretuski fit claquer ses doigts d'impatience.

– Messire, dit-il à Longinus, n'auriez-vous pas, par hasard, une plume et de l'encre?

Le Lithuanien étendit en croix ses longs bras.

– Ah! Que diable! dit Jean. Me voilà dans un bel embarras.

Pendant ce temps, le Tatar s'était assis à califourchon devant la flamme de l'âtre.

– Pourquoi écrire? fit-il en tisonnant. La princesse dort à cette heure; ce que Votre Grâce tiendrait à lui faire savoir maintenant, elle pourra toujours le lui apprendre de vive voix, demain.

– Au fait, tu as raison... Je vois que tu es un fidèle serviteur... Tiens! encore un écu... Y a-t-il longtemps que tu sers?

– Voici plus de quarante ans que le prince Wassil m’a ramené captif de l’une de ses guerres lointaines. Je l’ai servi depuis avec fidélité... Et lorsqu’il partit, cette nuit de malheur où il perdit à la fois son nom, ses biens et sa vie, il me glissa ces derniers mots: «Attention! vieux, n’abandonne jamais ma petite; veille sur elle comme sur l’œil de ta tête...»

*Laha ill Allah!*

– Et c’est aussi ce que tu fais, n’est-ce pas?

– C’est ce que je fais... Je regarde et je vois.

– Que vois-tu? Quel est le sort de la jeune princesse?

– Un triste sort... Ils voudraient tous la donner à ce Bohun, un chien maudit.

– Oui-da! Il n’en sera rien... Quelqu’un se trouvera bien qui la défende.

– C’est ce que je pense aussi, confirma le vieillard. Ils voudraient la donner à Bohun, qui l’emporterait comme le loup l’agneau, et ils garderaient Rozloghi pour eux... Rozloghi appartient à la jeune princesse, à elle seule. Mais Bohun ne tient pas à l’héritage. Il a caché dans le Dniepr plus d’or et d’argent qu’il n’y a de sable à Rozloghi... Elle, elle l’a en horreur, depuis certain jour qu’elle le vit transpercer d’un coup de pieu un de ses hommes... Le sang a jailli entre eux, la haine a germé du sang. Allah est un et Môhammed est son prophète! *Laha ill Allah!*

Le lieutenant ne put dormir de la nuit. Il allait et venait par la chambre. Maintenant il comprenait le jeu des Kurcewicz. Si Hélène épousait quelque gentilhomme, celui-ci

ferait valoir ses droits au domaine ; peut-être irait-il jusqu'à exiger des comptes de tutelle... Aussi les Kurcewicz, à moitié Cosaques eux-mêmes, avaient-ils résolu de marier leur cousine à un Cosaque.

À y penser, Jean serrait les poings avec fureur, puis, instinctivement, portait la main à son sabre. Il se jura de déjouer ces machinations. Car enfin, la tutelle d'Hélène revenait de droit au duc Yarema ; d'abord, parce que le duc avait jadis conféré à Wassil la pleine et entière propriété de Rozloghi ; en second lieu, parce que le banni, par lettres datées de Bar, avait investi ledit duc de tous ses droits paternels... Les affaires publiques, la guerre, d'immenses entreprises avaient absorbé Wisniowiecki. Mais il suffisait de lui rappeler son devoir envers l'orpheline pour qu'il l'accomplît dans toutes ses conséquences.

Le jour commençait à poindre lorsque Kretuski se jeta sur sa couche. Quand il se réveilla, le soleil était haut. Ils s'habillèrent à la hâte, Longinus et lui ; les chariots et les hommes se rangeaient dans la cour, prêts au départ. Jean se rendit dans la salle d'honneur, sa résolution définitivement prise. L'ambassadeur valaque y était déjà, qui se réconfortait d'un vin bouillant et épicé. Les princes Kurcewicz et leur mère lui tenaient compagnie.

Kretuski s'assit à côté d'eux. Il y eut un silence.

– Madame, dit enfin l'officier, *tempus fugit*. Il nous faut songer à nous mettre en selle ; mais, avant que de vous remercier de votre hospitalité, il me reste à vous entretenir, messieurs vos fils et vous, d'une affaire grave.

La surprise se peignit sur les traits de la vieille princesse. Elle jeta un regard interrogateur à ses fils, à l'envoyé valaque, à Longinus, comme si elle eût cherché à lire sur leurs visages.

– Je vous écoute, messire, dit-elle avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

L'ambassadeur et Longinus se disposaient à s'éloigner, elle les retint à table, se dirigeant, suivie de ses fils et de l'officier, vers cette antichambre où, entre les peaux et les fourrures, brillaient armes et cuirasses.

Les jeunes princes s'alignèrent le long du mur ; elle, debout en face de Jean, demanda :

– Quelle est donc cette affaire ?

– Princesse et vous, princes, vous m'excuserez si je suis moi-même l'avocat de ma propre cause... Mais il ne saurait en être autrement... Souffrez donc que je m'adresse à vous comme aux tuteurs et plus proches parents de la princesse Hélène. Madame, messeigneurs, je vous supplie humblement de m'accorder sa main.

La foudre éclatant à leurs pieds les eût moins abasourdis.

Quelques instants, ils demeurèrent stupides. Kretuski, tranquille, confiant et superbe, semblait plutôt exiger que solliciter. La princesse balbutia :

– Quoi... comment... vous ? Hélène ?

– Moi-même, madame. Vous avez entendu mon désir immuable.

Une minute s'écoula, sans que personne trouvât de réponse.

– Le temps presse, madame, insista l'officier... Voulez-vous me faire connaître votre décision ?

Enfin la princesse, d'une voix sèche et dure :

– La demande nous honore, sans doute, venant d'un aussi parfait chevalier ; néanmoins il nous est impossible d'y donner suite : nous destinons et avons déjà promis Hélène à un autre.

– Considérez, cependant, en votre sollicitude maternelle, que cette décision a pu être prise sans tenir compte des sentiments de la jeune princesse. Et puis ne suis-je pas un meilleur parti que celui auquel vous l'avez promise ?

– À moi seule appartient de juger ce qui peut le mieux convenir à ma nièce... Nous ne mettons en doute ni vos mérites ni vos qualités ; mais nous ne vous connaissons pas...

Le lieutenant se redressa de toute sa hauteur ; son regard eut le tranchant et le froid d'une lame.

– Moi, je vous connais bien, traîtres ! s'écria-t-il... Vous voulez livrer votre parente à un manant parce qu'il vous laissera vous approprier indûment l'héritage de l'orpheline...

– Traître vous-même ! répliqua la princesse. Est-ce ainsi que vous nous payez de notre cordial accueil ? La voilà donc, votre reconnaissance ? Vipère ! Qui êtes-vous, en somme ? d'où venez-vous ?

Les princes, de leur côté, semblaient prêts à décrocher au hasard une des armes du mur.

Jean s'avança vers eux :

– Vils païens ! je saurai déjouer vos projets. Demain, le duc en sera prévenu, je vous le jure...

La vieille princesse décrocha un poignard et fondit sur l'officier... Les princes s'étaient emparés, qui d'un sabre, qui d'une lance, qui d'un couteau. Rangés en demi-cercle, haultants, ainsi que des loups ils entouraient l'ennemi.

– Ah ! tu veux nous dénoncer au duc ! criait la princesse. Mais sais-tu seulement si tu sortiras vif d'ici... Sais-tu si ta dernière heure n'a pas sonné ?

Kretuski croisa les bras sur sa poitrine. Nul muscle de son visage ne tressaillit.

– Envoyé par le duc en Crimée, je le représente encore, même en ces lieux... Une goutte de mon sang versé par vos mains, et de cette habitation il ne restera bientôt plus que cendres, et vous pourrirez tous au fond des souterrains de Lubnié... Aucune puissance au monde ne vous sauverait. Ne me menacez pas, car je n'ai pas peur de vous !

– Soit ! mais tu mourras le premier.

– Frappez donc ! voici ma poitrine.

Mais aucun d'eux n'osait porter le premier coup.

Ils étaient terrifiés par le nom redoutable de Wisniowiecki.

La colère de la princesse se répandait en injures :

– Traînard ! va-nu-pieds ! manant... ah ! il te faut une fille issue de sang princier... Pas de ça, petit ! Nous la donnerions à n'importe qui et à tout le monde plutôt qu'à toi... Le duc n'a rien à voir dans nos affaires de famille.

Jean répondit, tranquille :

– Ce n'est ni le temps ni le lieu de faire mes preuves de noblesse. J'estime seulement que ce ne serait pas un mince honneur pour des gentilshommes de votre espèce de porter le glaive et la cuirasse d'un gentilhomme de la mienne. D'ailleurs, puisque Bohun, un manant, vous convient, je le vaux. Ma fortune, elle peut entrer en balance avec la vôtre, n'est-ce pas ? Vous prétendez ne pas vouloir me donner Hélène. Eh bien ! écoutez. Moi aussi, je vous ferai l'abandon de Rozloghi et n'exigerai de vous aucun compte de tutelle.

– Ne sois pas généreux avec le bien d'autrui.

– Je ne suis pas généreux avec le bien d'autrui : je vous fais une promesse que je vous garantis sur ma parole et mon honneur. Ainsi donc, choisissez... Ou rendre vos comptes de tutelle au duc, et quitter Rozloghi, ou bien me donner la fille et garder la terre.

Le poignard glissait lentement des mains de la vieille ; l'instant d'après il tomba.

– Choisissez, répéta le lieutenant : *aut pacem, aut bellum*.

– C'est un bonheur pour vous, fit la princesse sur un ton plus bénin, que Bohun soit parti à la chasse avec les faucons. Hier déjà il ne pouvait vous souffrir. Le sang eût coulé.

– Madame, j'ai, moi aussi, un sabre, et non pas seulement pour qu'il pende à ma ceinture.

– Réfléchissez pourtant. Sied-il à un gentilhomme de faire un tel esclandre dans une maison où on l'a courtoisement

accueilli, d'y menacer les gens, et de vouloir s'y emparer d'une jeune fille, absolument comme s'il s'agissait de la délivrer des mains des Infidèles ?

– Oui, puisque cette jeune fille, soumise au plus affreux des esclavages, devait se voir vendue à un serf.

– Ce mot est inexact. Bohun ne connaît, il est vrai, ni ses parents ni son origine ; mais Bohun est un guerrier fameux : nous l'aimons depuis son enfance ; mes fils ont grandi avec lui. D'ailleurs, lui reprendre Hélène serait lui prendre la vie.

– Madame... le temps presse, mes hommes m'attendent... Une dernière fois... Choisissez.

La princesse se tourna vers ses fils :

– Quel est votre avis, mes petits ?

Les princes se regardaient les uns les autres, silencieux. Siméon enfin grommela :

– Si vous nous dites de frapper, mère, nous frapperons... de donner la fille, nous la donnerons.

Alors elle s'adressa à Jean :

– Messire, vous nous avez mis au pied du mur... Bohun, désespéré, peut tout oser et tout entreprendre... Qui nous protégera contre sa vengeance ? Il tombera sous les coups du prince, mais auparavant nous aura massacrés. Que devons-nous faire ? – elle se tut, puis reprit : Écoutez-moi, beau chevalier. Il faut que cette affaire reste absolument secrète... Nous enverrons sous un prétexte quelconque Bohun à Pereïaslaw. Nous vous promettons de conduire nous-mêmes Hélène chez le duc, à Lubnié ; vous, obtenez de lui qu'il nous envoie une troupe de garde. En attendant, vous pourriez nous laisser vos hommes. Si nous vous livrions Hélène aujourd'hui, Bohun vous la reprendrait demain. Partez donc, soyez discret comme la tombe, et attendez-nous à Lubnié.

– Pour que vous me trahissiez dès que j'aurai tourné les talons...

– Vous trahir... vous trahir... il faudrait pouvoir, et vous nous tenez, vous le savez trop... Donnez-nous votre parole de garder le secret.

– Je vous la donne... et vous, donnez-moi Hélène.

– Nous y sommes contraints, bien que nous plaignons Bohun...

– Fi! Fi! messires, dit soudain le lieutenant en s'adressant aux princes. Vous quatre, solides comme le roc, voulez prendre un Cosaque par trahison parce que vous avez peur de lui! Bien que je sois votre débiteur, je dois tout de même vous le dire : cela ne convient pas à d'honnêtes seigneurs!

– Ne vous mêlez pas de cela! s'écria la princesse. Que peut-on faire? De combien de soldats disposez-vous contre ses cent cinquante Cosaques? Allez-vous nous protéger? Allez-vous protéger Hélène, qu'il est prêt à enlever de force? Allons! ce n'est pas votre affaire. Partez pour Lubnié et laissez-nous agir. Nous vous amènerons Hélène!

– Faites comme vous l'entendez... Un dernier mot cependant... S'il arrivait rien de fâcheux à la jeune princesse, malheur à vous!

– Ne nous poussez pas à bout par vos menaces... Nous aussi agirions en désespérés...

– Je prends mes précautions... Vous faisiez violence à Hélène, prêts à la vendre à Bohun pour Rozloghi, et maintenant vous ne songez même pas à lui demander si l'homme qui vient d'obtenir sa main lui agréée.

– Nous le lui demanderons, et en votre présence, répliqua la Kurcewicz étouffant la colère qui, de nouveau, soulevait sa poitrine. Siméon, va la chercher.

Les vociférations, les menaces semblaient encore résonner, ainsi que les échos d'un orage qui fuit, quand apparut, entre ces personnages aux regards furieux, aux cruels masques, aux sourcils contractés, la douce figure d'Hélène.

– Mademoiselle, commença la princesse d'une voix sombre,

en lui désignant du doigt Kretuski, voici votre futur époux... si votre inclination répond à nos désirs.

La jeune fille pâlit, elle se couvrit les yeux de ses deux mains, puis soudain tendit les bras vers l'officier.

– Oh ! est-il vrai?... murmura-t-elle.

Une heure après, le cortège de l'ambassadeur et la troupe de Jean s'avançaient à travers la forêt dans la direction de Lubnié. Kretuski et messire Longinus Podbipieta chevauchaient en tête. Le lieutenant paraissait absorbé dans une mélancolie profonde. Soudain, les échos brisés d'un chant vinrent le tirer de sa rêverie :

*Hélas ! hélas ! mon âme souffre...*

Bientôt Bohun passa ; son cheval était couvert d'écume et de boue. Sans doute, selon son habitude, lancé à travers le steppe et la forêt, lâchant bride à sa monture, il s'était grisé de vent et d'espace, étourdissant son cœur et sa raison pour oublier ses souffrances.

Maintenant il rentrait à Rozloghi.

Le regard sur cette martiale et magnifique figure qui avait passé en un éclair, Jean devint songeur et marmonna dans sa barbe :

– C'est heureux qu'il ait transpercé un homme en la présence d'Hélène...

Soudain il éprouva un sentiment de pitié. Il plaignait Bohun, mais regrettait de ne pouvoir, lié par une promesse solennelle, se lancer sur ses traces, le rejoindre et lui dire :

– Nous aimons tous deux la même femme... L'un de nous est de trop sur la terre. Cosaque, tire ton sabre !